FRC 25677

CSC
FRC
23100

DE LA MORALE NATURELLE.

SUIVIE

DU BONHEUR DES SOTS.

PAR M. NECKER.

Ενα σε δει ανθρωπον... ειναι.

ÉPICTETE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXVIII.

THE NEWBERRY
LIBRARY

C'eſt l'erreur que je fuis, c'eſt la vertu que j'aime;
Je ſonge à me connaître, & me cherche en moi-même.

BOILEAU.

AVERTISSEMENT.

LECTEUR, ce titre n'annonce ni beaucoup d'amuſement, ni beaucoup d'intérêt; mais c'eſt en cela qu'il me convient mieux. Mon intention n'eſt pas de ſéduire.

Je ne me flatte point d'avoir embraſſé toute l'étendue de mon ſujet. Il n'en eſt même, je le ſens, aucune partie que j'aie aſſez développée. Lorſque j'ai commencé ce léger travail, je n'avais point l'orgueilleuſe penſée de faire un livre. En ſuivant la route où m'avaient engagé mes premieres réflexions, j'ai craint ſouvent de redire ce qui avait été dit tant de fois; j'ai craint bien davantage

encore de redire ce que je n'avais ſu ni penſer ni ſentir.

Le ſeul mérite auquel j'aie oſé prétendre, eſt d'écrire de bonne foi; quelque rare que ſoit aujourd'hui ce mérite, je doute qu'on veuille me le diſputer.

INTRODUCTION.

ENTRAÎNÉ ſans ceſſe par le tourbillon des préjugés, des goûts, des opinions, de toutes les vaines diſputes de la ſociété, je cherche à retrouver le guide naturel de mes ſentimens.

Nos actions ſont réglées, ou par les beſoins mêmes de la nature, ou par les uſages de la ſociété, ou par les loix poſitives du gouvernement ſous lequel nous vivons, quelques-unes encore par certaines coutumes religieuſes qui ont reçu de l'autorité du gouvernement une ſanction plus ou moins préciſe.

Il n'y a qu'à ſuppoſer un moment que ces uſages, ces loix, ces coutumes n'ont jamais exiſté; on ne tardera pas à s'appercevoir qu'indépendamment de ces règles d'inſtitution divine ou humaine, il exiſte des rapports antérieurs qui ont rendu l'établiſſe-

ment de ces règles utile ou néceſſaire. Ce ſont ces rapports dont je voudrais retrouver la trace premiere ; ce ſont ces principes dont je voudrais me faire l'idée la plus ſimple & la plus pure.

En me recueillant dans l'intérieur de ma penſée, je m'apperçois que ce qui détermine toutes mes actions, ce ſont ou des impreſſions purement phyſiques & preſque involontaires, ou un premier ſentiment qui ne l'eſt guère moins, ou le ſouvenir d'une ſuite de réflexions auxquelles l'expérience & l'habitude ont donné une aſſez grande énergie.

DE LA MORALE NATURELLE.

CHAPITRE I.

Des impreſſions phyſiques.

S'il eſt des impreſſions phyſiques abſolument irréſiſtibles, il en eſt aſſurément un grand nombre qu'il dépend de nous de modérer, d'affaiblir, de diriger, d'anéantir peut-être. Il en eſt encore beaucoup qui n'ont acquis un pouvoir extrême que parce que nous l'avons voulu, ou parce que nous n'avons jamais ſongé à lui preſcrire aucune limite.

Si les impreſſions phyſiques ont une grande influence ſur ce que nous appellons notre cœur ou notre imagination, notre cœur & notre imagination prennent à leur tour un grand empire ſur elles.

Les mêmes impreſſions ſouvent renouvellées s'affaibliſſent ou ſe renforcent ſuivant

la nature même des objets qui les font naître, ou les différens rapports que ces objets peuvent avoir avec notre maniere de sentir.

L'habitude qui flétrit certaines impressions en rend d'autres infiniment plus vives.

Ce qui n'était qu'un goût devient une passion, un besoin prédominant, un penchant invincible.

Ce qui semblait un penchant invincible, n'est plus qu'un besoin naturel, un desir modéré, un goût simple.

Ce qu'on cherchait avec le plus vif empressement, l'on finit quelquefois par l'éviter avec le même soin, le craindre, le dédaigner ou l'oublier entierement.

Il est une maniere de vivre, de se nourrir, de disposer de son temps, de ses exercices, de son travail, qui ôte ou donne aux impressions purement physiques plus ou moins d'influence & d'énergie.

CHAPITRE II.

Des premiers ſentimens.

Je n'ai beſoin d'aucune réflexion pour ſentir vivement qu'il eſt des modifications de mon être qui me bleſſent, m'inquiétent, me troublent, m'attriſtent; d'autres qui me calment, me raſſurent, me font éprouver une ſorte de ſérénité, de charme, qui rend tout-à-la-fois le ſentiment de mon exiſtence & plus vif & plus pur.

La ſeule vue d'un être qui ſouffre, nous tourmente & nous afflige. Sans le vouloir, nous partageons les peines qu'il éprouve. On ſe rappelle la Sybarite, qui ſuait à groſſes gouttes en voyant ramer un matelot.

Conſidérez l'homme ſortant des mains de la nature, ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'il ſe diſtingue lui-même de cette foule d'objets qui l'environnent; il penſe, doit penſer que tout eſt en lui. Lorſqu'un objet nous frappe ou nous intéreſſe fortement, nous nous retrouvons, relativement à cet objet, ce que fut l'homme au premier moment

de son existence. C'est ainsi qu'on est toujours pour la maîtresse ou pour l'ami de son cœur; c'est encore moi, dit-on avec la Galathée de Pigmalion: ses plaisirs sont mes plaisirs, ses peines sont mes peines : lui, c'est moi; moi, c'est lui.

Ainsi la compassion qui semble être la premiere des impressions morales, tient, pour ainsi dire, encore aux impressions purement physiques; elle est quelquefois également puissante, également involontaire.

CHAPITRE III.

De l'expérience & de la réflexion.

L'EXPÉRIENCE & la réflexion n'ont pas tardé à m'apprendre que telle impression, qui m'avait paru infiniment douce, cesse bientôt de l'être, & que souvent même elle est suivie d'impressions pénibles & douloureuses.

L'expérience & la réflexion m'ont encore appris qu'une suite d'impressions heureuses & tranquilles, était préférable à des jouissances plus vives, mais accompagnées de trou-

ble & d'inquiétude, qu'un de ſes états conſervait mon être, & que l'autre tendait à le détruire.

L'expérience & la réflexion m'avertiſſent qu'il eſt de l'eſſence de mon être, de ſuivre & de chercher en toute choſe une certaine marche conſtante & réguliere, je ne ſais quelle idée d'ordre, dont le ſentiment ſe mêle à tout ce qui fait le charme de la vie, aux attraits touchans de la beauté, à l'admiration qu'inſpire le ſpectacle pompeux de la nature, à l'illuſion ſi raviſſante de tous les talens & de tous les arts.

La confuſion fatigue notre eſprit, l'ordre l'éclaire & l'attache. Quelque variété d'objets & d'idées qu'on lui préſente, s'il peut appercevoir le rapport qui les lie, il en ſaiſit l'enſemble ſans peine; une lumiere nouvelle paraît dans ce moment ſe répandre autour de lui ; elle recule, pour ainſi dire, les bornes de ſon exiſtence, l'éleve & l'embellit.

J'en conclurai qu'il eſt un ordre qui convient à l'économie de mon être, & quand je le connaîtrai, je tâcherai de ſoumettre à cet ordre, & mes idées, & mes ſenſations, & mes habitudes.

CHAPITRE IV.

Qu'eſt-ce que la Morale?

APRÈS avoir vu quels ſont les reſſorts habituels de nos actions, quels ſont auſſi les moyens que nous pouvons avoir de les diriger, ne touchons-nous pas à la définition la plus ſimple de la morale? C'eſt la connaiſſance des moyens qui peuvent nous aſſurer aſſez d'empire ſur nos facultés, pour en faire le meilleur uſage poſſible; c'eſt la ſcience des habitudes propres à perfectionner notre être, à nous conduire à l'état le plus conſtamment heureux.

L'autorité des loix eſt établie ſur la puiſſance du légiſlateur, dont la force en garantit l'exécution. Celle de la religion l'eſt également ſur la puiſſance infinie de l'Etre ſuprême.

Quelle ſera donc l'autorité de la morale? C'eſt l'inſtinct même de la nature qui a dit à l'homme; voilà ma régle, tu ne peux être heureux qu'à ce prix.

Toute la morale ne ſerait qu'un ſeul ſentiment, ce ſerait ce penchant ſi doux qui nous porte à ſuivre ſans effort toutes les inſpira-

tions de la nature, ſi nos idées & nos préjugés n'avaient pas altéré nos affections naturelles, ſi ces affections, ou trop exaltées ou trop affaiblies par des habitudes vicieuſes, n'avaient pas corrompu à leur tour nos idées & notre jugement.

Aujourd'hui le ſeul moyen peut-être de rectifier nos idées & nos affections, c'eſt de tâcher d'abord d'en faire la diſtinction la plus exacte, pour les obſerver iſolées les unes des autres, & les comparer enſuite de nouveau. Après les avoir dépouillées de leurs rapports factices, nous verrons plus clairement quels ſont leurs rapports naturels.

C'eſt ainſi qu'en chimie l'on parvient à reconnaître les ſubſtances principes, en les débarraſſant autant qu'il eſt poſſible du mélange de toutes parties hétérogènes.

On n'eſt pas bon pour avoir fait une bonne action; on n'a pas l'eſprit juſte pour avoir rencontré une idée vraie; on n'eſt pas heureux pour avoir eu quelques jouiſſances très-vives. Il n'y a qu'une maniere d'être habituelle qui puiſſe être regardée comme un état de la vie digne de fixer nos ſoins & nos vœux.

Ce ſont donc les moyens de nous aſſurer cet état que la morale doit chercher, en dé-

terminant le choix de nos habitudes, en nous enſeignant l'art de les régler ou d'y renoncer, ſuivant ce qu'exige notre repos ou notre bonheur.

CHAPITRE V.

Morale des ſenſations.

Il eſt peu d'impreſſions phyſiques dont l'aſcendant ne puiſſe devenir funeſte à notre bien-être ; mais cet aſcendant, comme nous l'avons déja dit, c'eſt l'habitude ſeule qui lui donne une grande énergie. Notre premier principe de morale ſera donc d'éviter avec grand ſoin les dangers d'une pareille habitude.

Ne nous refuſons à aucune jouiſſance agréable, mais pour n'en être point eſclave, ne nous y livrons jamais avec aſſez de ſuite, avec aſſez d'abandon, pour qu'il ne ſoit plus en notre pouvoir de nous en abſtenir à volonté. Plus elle nous plait, plus il ſera important de nous en priver, ſans aucun autre motif que celui de n'y point trop habituer nos ſens ou notre imagination ; c'eſt le ſeul moyen d'éviter deux inconvéniens également

contraires au bonheur, le dégoût, l'ennui d'une ſenſation agréable, ou la chaîne peſante d'un beſoin trop impérieux.

S'abſtenir pour jouir, diſait Julie, c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon, c'eſt le ſecret d'une vertu qui pourrait bien être la premiere de toutes les vertus; car n'eſt-ce pas la tempérance qui nous conſerve cet empire ſur nous-mêmes auquel nous devons la force, le courage, tous les ſentimens de juſtice & de généroſité qui peuvent élever l'ame?

Il n'eſt pas impoſſible d'affaiblir le pouvoir des habitudes auxquelles on a laiſſé prendre un trop grand aſcendant; mais il en eſt de ce pouvoir comme de tous les autres; il eſt bien plus aiſé ſans doute d'en prévenir la naiſſance que d'en arrêter les progrès.

Quelque entraînant que ſoit le charme d'une ſenſation préſente, l'expérience a prouvé mille fois qu'il pouvait être détruit par celui de pluſieurs ſenſations paſſées, dont il nous reſtait encore un ſouvenir aſſez vif. Ainſi notre ſageſſe dépend ſouvent de l'intenſité de notre mémoire, ou de la vivacité de notre imagination.

Pour combattre l'influence de certaines impreſſions phyſiques, on employera donc avec plus de ſuccès d'autres impreſſions phyſiques

qui les effacent ou les contrarient, que toutes les forces réunies du sentiment & de la raison.

C'est ainsi qu'en s'accoutumant à des exercices plus ou moins pénibles, l'on pourra se défaire insensiblement de ces habitudes de molleſſe dont il est si difficile de se défendre, grâce à toutes les inconséquences de notre éducation, à toutes les servitudes de notre maniere d'être.

Nous avons une grande disposition à devenir machines, c'est-à-dire, à être le lendemain ce que nous avons été la veille, à faire & à sentir ce que nous faisons & ce que nous sentons, sans aucun choix, sans aucune réflexion. Ce qui n'est guère moins vrai, c'est qu'il est peu de choses que nous fassions ni plus sûrement ni mieux que ce que nous faisons ainsi machinalement.

De cette expérience, qui pourrait donner lieu, je crois, à plusieurs observations importantes, je ne tirerai dans ce moment que ce seul résultat: que, s'il est beaucoup de rapports où l'on doit craindre de se laisser aller à cette maniere d'être purement machinale, il en est d'autres où l'on peut le désirer le plus raisonnablement du monde.

Beaucoup d'habitudes sont utiles, essentielles,

tielles, qui n'ont cependant en elles-mêmes que peu ou point d'intérêt. De ce nombre ſont certaines habitudes d'exercice, d'ordre, de propreté, de ſoin, de complaiſance, qui tiennent à des détails ou pénibles, ou monotones, ou minutieux. Il eſt bon de s'accoutumer à faire machinalement tout ce qu'il eſt utile de faire, & qu'on ne ferait point d'ailleurs ſans peine ou ſans effort.

CHAPITRE VI.

Morale du ſentiment.

Nous ſommes portés naturellement à aimer l'ordre & l'harmonie.

Nous ſommes naturellement doux & compatiſſans.

S'il eſt des habitudes ou des paſſions qui troublent ces diſpoſitions naturelles, il ne faut pas plus les attribuer à la nature de notre être moral, qu'on ne doit attribuer à la nature même de notre être phyſique, des modifications accidentelles qui dépendent ou de quelque vice particulier dans les organes, ou ſimplement d'un état de convulſion

plus ou moins extraordinaire, plus ou moins violent, plus ou moins passager.

Les cruautés qu'inspire la colère ou la vengeance prouvent si peu contre ce sentiment de compassion qui nous est naturel, que c'est souvent ce sentiment là même qui les fait naître ou qui en est la suite.

Il existe dans la société différens états qui semblent faits sans doute pour étouffer tout sentiment naturel de compassion ; mais il se trouve heureusement d'assez longs intervalles entre les fonctions cruelles de ces états de violence & de destruction, qui laissent au cœur la liberté de se recueillir en lui-même & de reprendre sa sensibilité naturelle.

Pour conserver à ce premier ressort de toutes les impressions morales l'élasticité dont il a besoin, craignons également de le rentre ou trop faible, ou trop susceptible.

Evitons ce qui nous familiariserait inutilement avec l'image de la peine ou de la douleur, mais accoutumons-nous à voir sans faiblesse & la peine & la douleur que nous pouvons espérer d'adoucir ou de soulager.

Voulez-vous traduire le sentiment de la compassion dans le langage de la raison? Dites comme le législateur des Brames: ne faites jamais aux autres ce que vous ne vou-

lez point qu'on vous faſſe à vous-mêmes. On n'a rien dit en morale de plus ſimple & de plus vrai.

Il eſt ſans doute encore plus beau de dire comme le légiſlateur des Chrétiens: Faites pour les autres tout ce que vous déſirez qu'on faſſe pour vous. Mais la premiere de ces maximes eſt une régle de juſtice; la ſeconde n'eſt peut-être qu'un principe de vertu, de généroſité.

N'entendre par compaſſion que le mouvement de trouble & de pitié qu'on éprouve à l'aſpect de la peine ou de la douleur, c'eſt trop reſſerrer encore le ſens de ce mot; c'eſt borner à un ſeul de ſes effets l'action d'un principe ou d'une faculté dont l'influence eſt naturellement beaucoup plus étendue.

Compatir, c'eſt s'identifier en quelque ſorte avec l'objet qui nous frappe ou nous intéreſſe; c'eſt confondre, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec la nôtre, ou la nôtre avec la ſienne.

Le ſentiment qui nous attache à nos amis, à nos parens, à la famille, à la ſociété dans laquelle nous ſommes accoutumés à vivre, dépend de cette diſpoſition naturelle à nous identifier avec ce qui nous touche & nous intéreſſe; il en dépend comme la pitié que

nous inſpire la vue d'un être qui ſouffre. Cette diſpoſition eſt ce qu'on a voulu exprimer, je penſe, par le mot de ſympathie.

Il eſt des ſympathies qui ont une grande force, parce qu'elles ſont ſubites, imprévues ; il en eſt d'autres qui ne naiſſent que d'une longue habitude.

Ceci nous conduit à parler de l'amour, de l'amitié, du patriotiſme, de la religion.

L'amour n'eſt d'abord ſans doute qu'un beſoin phyſique ; mais qu'il devient aiſément un beſoin du cœur ! Ce paſſage eſt ſi facile, ſi naturel, ſi néceſſaire, qu'on ne peut guère chercher ailleurs l'origine de la ſociabilité.

L'homme heureux avec l'être qui lui fit goûter la volupté ſuprême, ne s'en éloigne qu'à regret, cherche à le rencontrer ſans ceſſe, le retrouve ſans ceſſe avec de nouvelles délices, s'y attache, ne veut plus s'en ſéparer, & d'une liaiſon ſi douce naiſſent tous les rapports de l'homme ſocial.

Amour, dont le ſaint nom fut tant de fois profané ; amour, dont la religion & la vertu proſcrivirent tant de fois le culte & les autels ; amour, ſans toi l'homme errant encore dans les forêts, n'eût connu ni bonheur, ni vertu !

Quand tout ſemble iſoler l'homme, c'eſt

ton pouvoir qui le rapproche de ſes ſemblables, qui réveille ſa ſenſibilité, qui ranime en lui cet inſtinct céleſte qui le diſpoſe à la douceur, à la bienveillance, à la pitié. Amour, nous te devons un inſtinct plus néceſſaire encore à notre bonheur, à la perfection de notre être!

Ce que nous appellons bonheur, qu'eſt-il autre choſe qu'un ſentiment plus vif, plus pur, plus étendu de notre exiſtence? C'eſt le charme de l'amour qui le fit éprouver à l'homme pour la premiere fois; c'eſt ce charme divin qui l'identifie de la maniere la plus intime avec l'objet de ſa tendreſſe, qui en fait un autre lui-même, mais un autre lui-même qu'il préfere à ſoi. C'eſt ainſi que ce ſentiment, la plus ſublime de toutes nos affections naturelles, double & embellit notre exiſtence; c'eſt ainſi qu'il anéantit le principe le plus deſtructeur de tout ſens moral, ce froid égoïſme, cet amour de ſoi qui reſſemble à la haine, reſſerre l'ame au lieu de l'épanouir, &, comme l'avarice, ne vit que d'inquiétude & de privation; c'eſt ainſi que ce ſentiment trop méconnu diſpoſe une ame ſenſible à tous les efforts, à tous les ſacrifices que peut exiger la gloire ou la vertu.

Je n'oublie point les dangers qui environ-

nent la source des plus pures délices & des plus aimables vertus ; mais ce n'est point ici le lieu d'en parler.

Les plus grands torts qu'on puisse reprocher à l'amour, tiennent à des circonstances qui lui sont étrangeres, au vice de nos institutions sociales : ne vit-on jamais d'heureuses loix écarter les désordres qui marchent à sa suite ?

S'il n'y avait jamais eu d'amans, peut-être n'y aurait-il jamais eu d'amis. L'attrait caché, mais souvent irrésistible, qui entraîne l'homme vers telle femme plutôt que vers telle autre, ne suppose pas une sensibilité aussi développée que le sentiment de ces rapports fins & déliés qui nous attachent plus particulierement à telle liaison d'amitié qu'à telle autre.

Il n'y a encore, ce me semble, qu'une ame exaltée par l'amour, qui ait pu devenir susceptible de toutes ces préférences délicates qui font naître l'amitié & qu'elle seule inspire (1).

(1) On peut m'opposer l'exemple de plusieurs nations sauvages & de quelques nations très-civilisées, qui ont connu la passion de l'amitié, sans paraître avoir aucune idée de celle de l'amour. Je sens la force de l'objection, & je n'ose dire ici tout ce qu'on pour-

S'aimer dans les autres, c'eſt vraiment là ce qui diſtingue l'homme moral, de l'homme ſauvage ou iſolé ; ce myſtere divin de la nature humaine, un Dieu ſeul a pu nous l'apprendre, & ce Dieu c'eſt l'Amour.

S'aimer dans les autres, ce mot ſeul explique tous les ſacrifices que l'amour, l'amitié, la gloire & le patriotiſme ont obtenus de la faibleſſe humaine.

C'eſt contre un ſentiment plus vif de ſon exiſtence qu'on s'eſt déterminé à échanger des années, une vie entiere de jouiſſances moins vives.

Comment ne pas adorer une ſi noble réſolution, lorſqu'il en réſulte pour toute une ſociété, quelquefois même pour l'humanité entiere, un avantage qui ne pouvait être obtenu qu'à ce prix ?

---

rait y répondre. J'obſerverai ſeulement que les Sauvages étant toujours à la chaſſe ou à la guerre, ce n'eſt qu'entre hommes qu'il peut exiſter chez eux, quelque rapport ſuivi d'intérêt, de goût, d'habitude. Lorſque les Grecs furent civiliſés, ils continuerent encore de vivre ſéparés des femmes ; & l'on ſait à quels égaremens s'abandonna le ſentiment de l'amitié chez ce peuple ſi aimable & ſi corrompu. Mais de telles exceptions ne détruiſent pas, ce me ſemble, le réſultat d'une obſervation fondée ſur l'expérience la plus ſimple, la plus commune.

***

Je ne veux parler ici de la religion que comme d'un ſentiment naturel. Je ferai mieux peut-être de l'appeller inſtinct.... Ce ſentiment, quoi qu'il en ſoit, appartient, ce me ſemble, à la nature de l'homme; je le trouve chez tous les peuples de la terre. J'en crois retrouver le germe au fond de mon cœur, indépendant de toutes les lumieres & de toutes les incertitudes auxquelles mon eſprit a pu ſe livrer ſur cet abyme éternel de diſpute & de méditation.

L'homme le plus ſauvage n'eſt jamais frappé vivement d'un grand phénomène, d'un bien ou d'un mal tout-à-fait imprévu, ſans en chercher, ſans en voir, ſans en imaginer, ſans en craindre ou ſans en révérer la cauſe; véritable ou non, viſible ou cachée, elle ne tarda guère à devenir l'objet de ſon culte & de ſes adorations.

Un ſentiment ſecret de notre faibleſſe & de notre dépendance nous porte à déſirer l'appui de quelque être d'un ordre ſupérieur, à qui ſans doute il paraît naturel d'attribuer la puiſſance & toutes les perfections dont nous nous ſentons le beſoin.

Quand tous les efforts de la méditation ont atteint les preuves de l'exiſtence d'un Etre ſu-

prême, ce n'eſt peut-être encore que ſous ces rapports ſimples & groſſiers, que cet Etre ſuprême peut exiſter pour nous, ou que nous pouvons nous en former quelque idée.

Quoi qu'il en ſoit, n'eſt-ce pas une choſe infiniment douce au cœur de l'homme de bien, que de ſe recueillir dans l'idée d'un Etre doué de toutes les perfections que notre intelligence peut concevoir, de l'avoir pour témoin de ſes actions & de ſes penſées les plus ſecrettes, de ſe rappeller ſouvent que tout vient de lui, pour ſupporter le mal avec plus de patience, pour ſentir le bien avec une reconnaiſſance plus vive & plus pure?

L'habitude d'un culte de reſpect & d'amour pour le plus parfait des êtres ſemble élever l'homme au-deſſus de lui-même. Si Dieu n'exiſtait pas, diſait M. de Voltaire, il faudrait l'inventer.

C'eſt préciſément parce que les hommes n'ont jamais manqué de ſe faire une religion à leur fantaiſie, lorſqu'ils n'en ont point connu d'autre, qu'on doit leur en laiſſer une qui, loin de leur nuire, puiſſe ſervir à les rendre plus raiſonnables & plus heureux (1).

(1) A l'incrédulité devenue dominante, on a preſque toujours vu ſuccéder les ſuperſtitions les plus

J'ai le malheur d'entendre comment tant de religions, ou puſillanimes, ou ſanguinaires, ou tout à-la-fois l'une & l'autre, ont pu rendre la religion odieuſe à de vrais amis de l'humanité; mais comment oublier qu'une religion ſimple & pure eſt le plus ferme appui de la faibleſſe humaine, qu'elle rend la vertu plus ſublime & plus touchante, qu'elle ſoulage l'infortune, qu'elle inſpire au malheur un courage ſurnaturel, qu'à l'eſpérance, la premiere & la derniere illuſion de la vie, elle donne l'éternité en partage? O ſublimes idées de l'Etre ſuprême & d'une exiſtence éternelle! que ſont près de vous les plus étonnantes combinaiſons de la ſcience & du génie, toutes leurs découvertes, toutes les merveilles de leur calcul?

Mon ame a béni mille fois l'inſtant où l'eſprit de l'homme oſa s'élever juſqu'à ces hauteurs infinies. Quelques faibles que ſoient les rayons que laiſſe tomber ſur nous leur immenſe lumiere, mes yeux éblouis ne les

---

vagues, les plus folles. Voyez de nos jours le ſuccès des Caglioſtro, des Meſmer, des Martiniſtes. On ſe laſſe bientôt de ne plus croire; & l'imagination du vulgaire des hommes errant avec peine dans l'incertitude, éprouve ſans ceſſe le beſoin de ſe fixer, le beſoin très-impérieux de ſe voir ſoumiſe ou charmée.

apperçoivent jamais ſans un raviſſement d'amour & d'admiration.

Ah ! s'il étoit poſſible d'acquérir de plus vives certitudes ſur des objets qui ſurpaſſent de ſi loin toutes les meſures de l'intelligence humaine, les payerait-on trop du ſacrifice de tous les biens que nous permet d'eſpérer le cercle étroit de notre deſtinée actuelle ?

* * *

On penſera peut-être qu'il eſt encore d'autres ſentimens naturels dont j'aurais dû parler ici, tels que la pudeur, la piété filiale, l'amour de la liberté, le déſir de la gloire, celui de l'immortalité ; mais tous ces ſentimens, quelque vrais, quelque naturels qu'ils paraiſſent, tiennent au développement de ceux que nous avons déjà indiqués, ou ſont dès leur naiſſance tellement modifiés par la nature de nos inſtitutions ſociales, qu'il ſemble aujourd'hui preſque impoſſible de les reconnaître dans leur ſimplicité primitive. Il eſt des ſiécles, des nations entieres où vous pouvez à peine en retrouver quelque faible veſtige.

La pudeur eſt ſans doute un des premiers charmes de l'amour ; elle voile avec le même ſoin ce qui peut augmenter nos déſirs, ce

qui pourrait nuire à leur douce illusion ; elle prête au sexe le plus faible une arme de plus pour résister, & pour relever par sa résistance même le prix d'un triomphe qui dans le moment ne coûte pas plus à sa gloire qu'à son bonheur, mais qui par ses suites peut sans doute compromettre de la maniere la plus funeste l'un & l'autre. Tout ce qui est au-delà, nous paraît dépendre d'opinions factices plus ou moins sages, plus ou moins utiles.

Si le premier de tous les liens fut l'amour, la tendresse maternelle fut le second ; c'est de la reconnaissance, c'est du pouvoir de l'habitude, que la pitié filiale tient sa plus grande force ; s'il s'y mêle quelque analogie de traits, de goûts, d'inclinations, ce lien sans doute en deviendra plus puissant. Il paraît cependant fort douteux que ce rapport seul, quel qu'il puisse être, résiste aux efforts du temps, de l'absence, & de mille autres événemens capables d'en effacer jusqu'aux moindres traces.

Ce qui peut arrêter l'exercice de nos forces, ce qui peut suspendre le développement de nos facultés, ce qui peut en un mot resserrer ce sentiment de notre existence, la source premiere de toute espece de

bonheur, eſt évidemment contraire à la nature de l'homme.

Il eſt donc de la nature de l'homme d'aimer la liberté qui le fait jouir de toutes ſes forces; il eſt de ſa nature de chérir la gloire qui ajoute à l'opinion qu'il a lui-même de ſes forces, celle qu'en ont les autres. Il eſt de ſa nature enfin, de déſirer l'immortalité qui donne au ſentiment de ſon exiſtence toute l'étendue, toute la durée que ſes veux peuvent concevoir.

Je n'ai juſqu'ici conſulté que les mouvemens de mon cœur; cherchons l'accord qui doit régner entre ces mouvemens & les lumieres de ma raiſon.

CHAPITRE VII.

Morale réfléchie.

Il n'eſt point de principe qui appartienne plus ſurement au ſyſtême de vérités que notre eſprit peut embraſſer avec confiance, que celui dont nous reconnaiſſons toujours également la juſteſſe à quelque objet de nos penſées, de nos calculs, de nos affections que nous eſſayons de l'appliquer.

Or, je n'en vois point qui porte plus évidemment ce caractere que le principe de l'ordre. Cet accord de toutes les parties, qui forment un enſemble heureux, un tout régulier, & le fait paraître à nos regards ce qu'il doit être, ni plus, ni moins; cet accord eſt la perfection que nous cherchons dans les ouvrages de la nature & de l'art; cet accord ſublime eſt la vérité que nous cherchons dans nos penſées & dans nos calculs; c'eſt la beauté qui captive nos deſirs & nos affections; c'eſt encore la ſource de cette bonté morale qui fait dans ce moment l'objet de nos recherches.

Ariſtote, Horace & tous ceux qui ont traité à leur exemple la théorie des beaux-arts, ont établi pour principe qu'un ouvrage n'était beau, qu'autant qu'il était un; c'eſt-à-dire, que toutes les parties dont il était formé, conſpiraient par un accord heureux à en faire un ſeul tout.

Marc-Aurèle, Epictete ont dit également: un homme n'eſt bon qu'autant qu'il eſt un, c'eſt-à-dire, d'accord avec lui-même.

Ces principes d'accord, d'unité, de liaiſon, d'enſemble, ſe retrouvent donc partout.

Qu'eſt-ce qu'un homme d'accord avec lui-même?

C'eſt l'homme dont toutes les facultés ſe trouvent avoir entre elles le rapport qu'elles doivent avoir.

C'eſt l'homme dont toutes les actions, dont toutes les penſées, dont toutes les habitudes ſe dirigent vers un même but, la conſervation & le perfectionnement de ſon être.

Cette derniere vue me paraît d'autant plus juſte, que l'homme eſt par ſa nature même dans une eſpece de mouvement continuel dont le progrès tend néceſſairement ou à le détruire, ou à le perfectionner.

De tous les êtres que nous connaiſſons, c'eſt ſans contredit le ſeul qui ſe perfectionne ou ſe dégrade d'une maniere auſſi ſenſible, auſſi marquée (1).

---

(1) Il eſt évident que l'homme eſt infiniment ſupérieur à tous les autres animaux, & par le ſyſtême général de ſon organiſation, & par l'uſage heureux que l'expérience & la ſociété lui ont appris à faire de ſes forces & de ſes lumieres. Mais à quoi tient donc ce degré de perfectibilité qui paraît lui appartenir excluſivement, du moins ſous deux rapports frappans ? Le premier, c'eſt que le terme de ce progrès eſt à-la-fois plus vague & plus éloigné ; l'autre, que la marche en eſt plus lente & plus imperceptible. L'extrême différence que l'on peut remarquer entre l'accroiſſement de l'homme & celui de tous les autres animaux, ne ſuffirait-elle pas ſeule pour réſoudre le problême ? De tous les êtres organiſés, l'homme eſt ſans doute celui dont les forces croiſſent & ſe déve-

Il n'eſt point de vertus, je ne parle point ici de celles qui ne ſont que de convention ;

---

loppent avec le plus de lenteur. Il paſſe à naître la moitié du temps deſtiné à remplir le cercle borné de ſon exiſtence, & l'autre à mourir. Le degré de perfection auquel il peut eſpérer d'atteindre ſans pouvoir être déterminé avec la derniere préciſion, l'eſt juſqu'à un certain point pour l'eſpece, comme pour l'individu; & parvenu à ce degré, nous l'avons toujours vu forcé de s'arrêter ou condamné à décheoir. Qu'en conclurons-nous ? Que l'homme eſt de toutes les combinaiſons organiques la plus ingénieuſe, la plus compliquée, la plus parfaite, mais par-là même auſſi la plus lente à ſe former, la plus ſubtile & la plus frêle. La grande ſoupleſſe que conſervent ſes fibres durant une ſi longue enfance, la progreſſion graduelle, mais inſenſible & lente de ſon accroiſſement, le rendent plus propre ſans doute qu'aucun autre animal à recevoir les différentes formes & les différentes modifications dont ſa nature peut être ſuſceptible ; elles le rendent donc plus propre qu'aucun autre à participer aux avantages & aux inconvéniens de l'éducation & de la ſociété.

Je penſe, comme l'a dit l'abbé Galiani, que la plupart des animaux ont un organe prédominant qui les ſubjugue, & qui détermine excluſivement leur inſtinct; mais je ne crois pas la regle ſans exception, & je ne ſais pas non plus ſi la plupart des hommes ne reſſembleraient pas encore à cet égard aux animaux, s'ils fuſſent demeurés iſolés dans les forêts. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'aujourd'hui même, tout dénaturés que nous ſommes par nos inſtitutions ſociales, nous rencontrons encore aſſez ſouvent des hommes qui paraiſſent déterminés par un aſcendant invincible à s'appliquer à une ſeule choſe, & ſeraient tout-à-fait incapables d'en faire une autre. Comment la Fontaine n'aurait-il pas fait des contes ou des fables ? Comment Geſſner n'aurait-il pas fait des paſtorales ou des idylles ?

qui

qui tiennent à quelque syſtême particulier de législation civile ou religieuſe ; il n'eſt point de vertu naturelle qui ne contribue à la conſervation, au perfectionnement de notre être ; il n'eſt aucun vice dont l'habitude ne dégrade ou ne détruiſe au moins quelqu'une de nos facultés.

Un des premiers points de la morale réfléchie, eſt donc de trouver & d'établir le rapport de la meſure de nos forces, à l'exercice qu'il convient d'en faire pour les conſerver ou les accroître.

Si nous ne faiſons pas de nos facultés tout l'emploi que nous en pouvons faire ſans fatigue & ſans effort, nous les verrons diminuer inſenſiblement & ſe perdre enfin tout-à-fait.

Beaucoup d'hommes abuſent de bonne heure d'une partie de leurs forces, & l'épuiſement particulier qui en réſulte, influe bientôt ſur l'organiſation entiere de la machine ; mais il eſt, je le crois, bien peu d'hommes qui aillent auſſi loin que l'enſemble de leurs forces pouvait le permettre, & c'eſt-là ſans doute une des principales cauſes de la dégradation du genre humain, de l'eſpece d'enfance où nous le voyons vieillir.

Quittez un travail, un exercice quelconque l'inſtant qui précede celui de la laſſitude; faites chaque jour quelques pas de plus à meſure que vous ſentez l'accroiſſement de vos forces, & vous arriverez à un terme auquel vous n'auriez jamais oſé aſpirer, en meſurant de l'œil l'eſpace que vous aviez à parcourir du point dont vous êtes parti (1).

Combien d'hommes reſſemblent à ce Duc d'Olonne, qui avait parié qu'il traverſerait le grand baſſin des Tuileries, & qui, arrivé au milieu, aima mieux convenir qu'il avait perdu, & revenir ſur ſes pas, que de paſſer à l'autre bord !

Nous avons dit qu'entre les différentes facultés de notre être, il exiſtait un rapport ſans lequel l'homme ne pouvait acquérir cette bonté morale, qui n'eſt que la plus grande

(1) Une des preuves les plus frappantes du progrès inoui dont les forces de l'homme ſont ſuſceptibles, lorſque l'exercice en eſt ainſi gradué & long-temps ſoutenu, c'eſt ce que nous rapportent les anciens ſur la vie des athletes, c'eſt ce qu'on voit tous les jours ſur les tréteaux des Boulevards : de vrais prodiges de force & d'adreſſe exécutés par les derniers des hommes, parce que dès leur plus tendre enfance on dirigea vers ce but toute l'énergie de leurs muſcles, toute la ſoupleſſe de leurs mouvemens, toute la patience de leur attention.

perfection où ſa nature puiſſe atteindre. Ce principe exige quelques développemens.

Si notre jugement n'eſt pas en raiſon de notre eſprit ou de notre mémoire, c'eſt-à-dire, ſi la faculté que nous avons de ſaiſir la juſteſſe ou la vérité des rapports, n'a ni la force, ni l'étendue néceſſaire pour s'appliquer heureuſement à la multiplicité de nos idées, il eſt évident que nous nous laiſſerons entraîner dans une infinité d'erreurs & de préventions de toute eſpèce. Si notre goût n'eſt pas en raiſon de notre imagination, c'eſt-à-dire, ſi la faculté que nous avons de ſaiſir la juſteſſe ou la convenance des images que nous offre le ſouvenir de nos ſenſations, n'a ni l'étendue, ni la force néceſſaire pour s'appliquer heureuſement à la multiplicité de ces images, il eſt évident que nous nous laiſſerons éblouir par des conceptions pleines d'abſurdité, d'incohérence, de faux brillans. Si la fermeté du courage l'emporte toujours ſur la ſenſibilité, il eſt à craindre qu'elle ne dégénère en férocité. Si la ſenſibilité eſt extrême, il n'eſt pas moins à craindre qu'elle ne dégénère en faibleſſe. Si nos déſirs ne ſont pas en proportion avec nos forces, nous éprouverons les ſupplices de l'inquiétude, ou les langueurs de l'indifférence & de l'en-

nui. C'eſt donc ce juſte équilibre entre les différentes facultés de notre être, qui maintient la perfection de l'enſemble, qui laiſſant à chacune le degré d'activité qui lui convient, en rend l'exercice plus facile, & les fait conſpirer toutes au même but.

Nous venons de rappeller ici la perfection métaphyſique de l'homme.

Si dans tout le cours des ſiecles qu'embraſſe notre hiſtoire, l'on ne peut excepter qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient touché à ce dernier terme de force, de lumiere, de puiſſance, fixé par la nature même, il en eſt peut-être encore moins, dont les facultés développées dans le degré le plus éminent, aient conſervé entre elles ce juſte équilibre que nous avons regardé comme l'idéal de la perfection humaine.

La chaîne des circonſtances phyſiques & morales pèſe tellement ſur les trois quarts & demi du genre humain, qu'elle oppoſe au développement de la plupart de leurs facultés un obſtacle invincible; les ſecours que nous offrent nos inſtitutions ſociales ne favoriſent guère le développement de quelques-unes de nos facultés qu'aux dépens de toutes les autres.

Ces obſervations trop inconteſtables ne

nous laiſſent que deux idées conſolantes ; la premiere, c'eſt que moins nos facultés ſont développées, & plus il s'établit facilement entre elles ce rapport, cet équilibre néceſſaire à leur conſervation ; de-là plus de repos, moins d'inquiétudes, moins de peines imaginaires, les plus ſenſibles de toutes, dans les dernieres claſſes de la ſociété.

Un autre adouciſſement à l'inégalité des progrès que les hommes font dans l'ordre ſocial, c'eſt la maniere dont ils s'y trouvent placés ; les chances de ce jeu ne ſont pas toujours, je le ſais, ni fort juſtes, ni fort équitables ; mais il eſt pourtant vrai qu'en général ce que les circonſtances ont refuſé à tel individu de la ſociété, y peut aſſez facilement être ſuppléé par les reſſources prodiguées à tel autre. Au ſein de tant de combinaiſons multipliées, il ſe forme une maſſe univerſelle de forces, de richeſſes & de lumieres où chacun peut échanger avec plus ou moins d'avantage ce qu'il a de trop contre ce qui lui manque le plus eſſentiellement.

La ſociété la mieux organiſée eſt peut-être celle où cette ſorte d'échanges ſe fait avec le plus de juſtice, d'aiſance & de bonne foi.

Pour tout homme qui a une patrie, point d'autre loi, point d'autre morale que le plus entier dévouement aux loix de la patrie; il n'a plus d'exiſtence à lui; ſa conſervation, ſon bonheur, dépendent de la conſervation, de la proſpérité de ſon pays: il tient tout de la patrie; c'eſt à la patrie qu'il doit tout, qu'il rapporte tout; & c'eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la conſcience publique qui répond de la ſienne.

De grandes vertus naiſſent ſans doute de cette maniere d'être, de cette grande victoire remportée par la législation ſur la nature même; mais quelque admiration que m'inſpirent ces grandes vertus, je conçois un état de ſociété que j'oſe lui préférer, parce que je le crois plus favorable au bonheur général de l'humanité, au développement de toutes les forces & de toutes les lumieres; c'eſt celui où le bonheur de l'état, fondé ſur des loix ſages & une grande puiſſance, exige moins de ſacrifices, parce qu'ils lui ſont moins néceſſaires, & laiſſe aux particuliers une plus grande portion de liberté, parce que les abus mêmes de cette liberté ne lui laiſſent plus rien à redouter. C'eſt là que des inſtitutions habilement combinées, loin d'enchaîner l'eſprit, le talent, le génie,

peuvent leur prodiguer les reſſources & les encouragemens ; c'eſt là que l'homme jouit à la fois de toutes ſes forces naturelles, & de cette eſpece de force factice qui, née de l'influence ſociale, la reproduit à ſon tour, & ne ceſſe d'exalter l'énergie & l'activité de toutes les facultés individuelles.

Quelques charmes que l'éloquence du citoyen de Geneve ait pu donner à toutes ces vaines déclamations contre la corruption du ſiecle, il eſt bien temps de les abandonner aux plus fades des poëtes, ou à ces triſtes philoſophes ſi dignes de la barbarie qu'ils regrettent.

L'homme ne peut plus ſe conſidérer comme un être iſolé ; ſon exiſtence morale dépend de ſes rélations avec ſes ſemblables, & cette exiſtence peut devenir plus heureuſe au milieu de nos grandes ſociétés que par-tout ailleurs, pourvu qu'il y conſerve ce déſir de ſe perfectionner, que l'objet primitif de toute inſtitution ſociale tend à exciter, à ſatisfaire, à entretenir.

Le premier moyen ſans doute de nous acquitter envers la ſociété de tout ce que nous lui devons, c'eſt d'acquérir toutes les perfections dont nous ſommes ſuſceptibles ; ce principe eſt d'accord avec le vœu de la na-

ture, avec tous les calculs de l'intérêt perſonnel.

Le ſecond moyen d'acquitter une dette ſi ſacrée, c'eſt d'employer au ſervice de nos ſemblables, les forces & les qualités que nous pouvons avoir acquiſes. Ce principe eſt encore d'accord avec le vœu de la nature, avec le ſentiment de compaſſion que nous trouvons tous au fond de nos cœurs, comme la premiere de toutes les impreſſions morales.

Se ſoumettre à l'ordre établi par la loi, ou renoncer aux avantages qu'il nous procure, le reſpecter tant qu'il ſubſiſte, ou que l'on n'aura point déterminé les auteurs ou les garans de la loi à en adopter un autre, eſt un principe qu'il ſuffit encore d'énoncer pour en faire ſentir toute l'évidence, & c'eſt ſur ces trois principes que repoſe, ce me ſemble, toute la morale de l'homme ſocial.

On peut ſuppoſer, ſi l'on veut, la poſſibilité de voir développer une grande partie des facultés de l'homme moral, au ſein de la plus profonde ſolitude; mais en admettant même une ſuppoſition ſi romaneſque, & ſi peu vraiſemblable, il n'en ſera pas moins évident qu'il eſt un grand reſſort donné à la penſée & à l'activité de l'homme, qu'il ne peut tenir que de la ſociété. C'eſt le pou-

voir de l'opinion publique, ce pouvoir magique qui, du ſein même des vices & des paſſions les plus dangereuſes, a fait germer tant de vertus, tant de grandes penſées, tant de belles actions.

L'illuſion de ce pouvoir tient encore à un ſentiment très-naturel, ce beſoin d'étendre notre exiſtence, d'en prolonger la durée, d'en reculer les limites. Il eſt aiſé de voir que rien ne peut donner à l'homme l'eſpérance d'aller ſeul auſſi loin, que peut le porter l'élan de l'opinion publique. C'eſt elle qui le fait vivre dans les autres, qui ſoumet en quelque maniere à ſa penſée les eſprits, les temps, les lieux les plus éloignés de lui, & le détermine, s'il le faut, à s'immoler ſoi-même pour jouir, ne fût-ce qu'un inſtant, de la plus haute exiſtence que puiſſent concevoir ſes vœux.

Je prends ici l'exemple des hommes les plus diſtingués, pour exprimer plus vivement mon idée : appliquée aux hommes vulgaires, elle n'en eſt pas moins vraie.

Ce qu'on ne fait pas pour l'opinion des ſiecles, on le fait pour celle de ſa ville, de ſon quartier, de ſa maiſon, de ſa ſociété la plus intime; mais c'eſt toujours en raiſon du même principe. L'opinion de ceux qui nous

entourent, fait une partie essentielle de notre existence ; elle augmente ou diminue très-réellement nos forces, le pouvoir de bien ou mal faire ; & le plus grand tort peut-être que puisse avoir l'homme en société, c'est de ne pas la respecter, comme le génie tutélaire de son bonheur & de sa sureté. C'est sous ce rapport que le soin d'acquérir de la fortune, de la conserver & de l'augmenter, devient un des soins indispensables de l'homme qui veut faire tout le bien qui peut dépendre de lui. L'argent, la fortune, la considération sont très-véritablement pour l'homme qui vit en société, ce que la force & l'agilité du corps sont pour le sauvage.

Toutes les passions, lorsqu'elles ne troublent ni l'ordre public de la société, ni l'ordre intérieur de notre être, sont autant de bienfaits de la nature ; c'est le principe du mouvement qui dans le monde moral, comme dans le monde physique, entretient la chaleur & la vie. Comme il n'est aucune passion qui ne puisse troubler notre repos & notre bonheur, il n'en est aucune qui ne devienne dangereuse, lorsqu'elle échappe à l'empire que la raison doit conserver sur toutes nos affections. Conserver de l'empire sur soi-même, voilà sans doute la grande étude de

l'homme, la plus difficile ſi on s'y applique trop tard, mais toujours la plus eſſentielle.

S'accoutumer à une grande préſence d'eſprit, ne point ſe laiſſer aller à ſes idées, les ſuivre, les écouter, les prévenir, les diriger, réprimer ſouvent ſes fantaiſies les plus innocentes, contrarier ſouvent ſes habitudes, même les plus indifférentes, fortifier ſon jugement à force de réflexions, & ſe défier ſans ceſſe de ſes premiers apperçus, diſpoſer ſon eſprit à s'ouvrir ſans ceſſe à de nouvelles lumieres ſans prévention & ſans légéreté; exercer ſon caractere à remporter des victoires plus ou moins aiſées ſur les penchans, ſur les goûts qui tendent à le dominer, revenir ſouvent dans les momens de calme ſur les impreſſions paſſées, pour les apprécier mieux, pour en calculer les ſuites, pour en jouir avec plus de modération, ou pour y renoncer entiérement; être toujours dans une ſorte de guerre avec ſoi-même, faire intérieurement tout ce que fait un bon citoyen dans l'Etat pour en maintenir la liberté; ce ſont des conſeils répétés, il eſt vrai, plus d'une fois par tous nos moraliſtes, mais qui n'en ſont pas moins utiles; & pour les ſuivre, il ne faut aſſurément que le bien vouloir.

CHAPITRE VIII.

Conſcience, Remords.

LES idées vagues qu'on a trop ſouvent attachées à ces deux mots m'ont empêché de m'en ſervir.

Qu'eſt-ce que la conſcience, ſi ce n'eſt ce ſentiment intérieur de ce qui convient ou ne convient pas à la nature de notre être ?

Qu'eſt-ce que le remords, ſi ce n'eſt le ſentiment pénible du mal que nous nous ſommes fait à nous-mêmes, ou aux autres?

Ce qui diſtingue cette impreſſion, ce qui doit la faire regarder en effet comme un des premiers reſſorts de la moralité de nos actions, c'eſt ſon énergie, ſa puiſſance & ſa longue durée; elle domine ſur les paſſions qui ſemblent lui être le plus contraires, réſiſte à leurs emportemens, trouble encore leurs plus vives jouiſſances, nous fait trahir malgré nous nos plus chers intérêts, & prolonge ſouvent juſqu'au dernier terme de la vie les ſuites funeſtes d'un ſeul inſtant de faibleſſe ou d'abandon; c'eſt un poiſon deſtructeur dont les effets ſont plus ou moins lents,

plus ou moins rapides; l'éloignement des temps & des lieux pourra ſans doute ou les ſuſpendre, ou les affaiblir; mais il n'y a que de nouveaux efforts de vertu qui puiſſent en arrêter ſurement les ravages.

Je doute s'il exiſta jamais un homme aſſez dépravé pour ne point connaître le pouvoir de ce ſentiment; & quand il aurait exiſté, quand il exiſterait encore, que prouverait une pareille exception ?

Je comprends à la vérité comment ce qui me laiſſerait d'éternels remords, pourrait ne point troubler la tranquillité d'un autre; mais n'en ai-je point indiqué la véritable raiſon ? Ce qui influerait de la maniere la plus ſenſible ſur la nature de mon être, pourrait ne point altérer celle d'un autre; ce qui ſuffirait pour égarer mon imagination pourrait ne troubler en rien la ſienne; ce qu'exige l'activité de ſes paſſions détruirait à jamais le repos de ma vie; ce qui pour lui, ne ſerait qu'un goût paſſager, laiſſerait dans mon cœur un penchant irréſiſtible. Celui qui s'eſt permis d'immoler une victime que lui demandait une réunion de circonſtances peut-être unique, éprouverait-il les mêmes regrets que celui qui, en faiſant la même action, n'aurait eu ni les mêmes motifs, ni la même excuſe ?

Ce qui rend un crime d'Etat moins odieux que tout autre crime, ce n'eſt pas ſeulement la grandeur des intérêts qui l'ont néceſſité, c'eſt encore l'idée qu'une pareille action ſe trouvant jetée, pour ainſi dire, hors du cercle ordinaire de la vie, ne ſaurait avoir la même influence ſur nos ſentimens qu'une action dépendante de nos rapports habituels.

Soyons toujours de bonne foi: la même action qui vient d'avoir pour vous & pour votre ami les ſuites les plus fâcheuſes, je l'avais commiſe avant vous; quoique je me ſois expoſé en apparence aux mêmes dangers, il n'en eſt réſulté aucun mal. Je ne puis me diſſimuler que j'eus les mêmes torts; me les reprocherai-je auſſi vivement? Non; & rien ne prouve mieux ſans doute que le remords n'eſt en effet que le ſentiment pénible du mal que nous nous ſommes fait à nous-mêmes ou aux autres.

Je ſuis loin d'en conclure qu'il eſt de mauvaiſes actions qui ne laiſſent aucun remords, ſans avoir aucun éclat nuiſible; une action vraiment mauvaiſe nous dégrade toujours à nos propres yeux, & c'eſt un ſentiment qu'il eſt impoſſible d'éprouver ſans trouble & ſans confuſion.

Mon ame, grâces au ciel, a peu connu

juſqu'ici les tourmens du remords; je n'ai pourtant jamais oublié que dans mon enfance, à force de careſſes & d'importunités, j'obtins d'une de mes ſœurs un acte de complaiſance qui expoſait ſa ſanté au danger le plus manifeſte; la fatigue extrême qu'elle daigna s'impoſer pour me ſauver une peine légere n'eut point, à la vérité, les ſuites qu'elle pouvait avoir, mais tout enfant que j'étais, j'en fus vivement alarmé; je ſentis combien ma perſonnalité avait été cruelle: j'en ſouffre encore, & tout ce que je pourrai faire pour cette ſœur chérie ne m'acquittera jamais au gré de mon cœur.

CHAPITRE IX.

Perſuaſion.

Une perſuaſion vive, habituelle peut ſeule influer ſur nos ſentimens & ſur nos actions.

Comme il ne dépend pas de nous de croire ou de ne pas croire, la perſuaſion n'eſt pas ſans doute, à proprement parler, une diſpoſition d'ame que nous puiſſions nous don-

ner à volonté. En eſt-il moins vrai qu'à force d'étude & de méditations, nous parvenons à découvrir plus ou moins clairement les vérités qu'il nous importe de connaître? En eſt-il moins vrai que lorſque nous avons reconnu une vérité quelconque, c'eſt l'intérêt que nous y attachons, c'eſt le ſoin que nous prenons de nous la rappeller, c'eſt enfin l'attention ſoutenue avec laquelle nous en faiſons l'objet de notre application, de nos penſées, de notre amour, qui nous la fait embraſſer avec une confiance plus ou moins vive, plus ou moins profonde?

Ainſi, ſans entreprendre vainement d'enchaîner notre opinion, d'exercer ſur notre penſée un pouvoir chimérique, il n'eſt pas impoſſible de diſpoſer notre ame à la perſuaſion, encore moins de porter la perſuaſion que nous ont acquis & nos lumieres & nos réflexions à un plus haut degré d'énergie & d'activité, & lui donner par-là même une influence plus réelle & plus durable.

Que la diſtance eſt encore immenſe de l'homme qui connaît le mieux la vertu à celui qui s'eſt fait une douce habitude de l'aimer & d'y croire!

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Amour.

Beaucoup de gens d'esprit, un grand philosophe même, a dit qu'il n'y a que le physique de l'amour qui soit bon, & que le moral n'en vaut rien.

Autant vaut-il répéter encore après d'autres philosophes, que l'homme a cessé d'être heureux depuis qu'il ne marche plus à quatre pattes.

Sans doute plus nos jouissances sont simples & bornées, moins nous éprouvons le tourment des besoins, plus il nous devient aisé de les satisfaire.

Mais comment proposer à l'homme sensible de renoncer par sagesse aux plus douces émotions du cœur & de l'imagination? Pourquoi vouloir en dépouiller le seul de nos besoins physiques qui en soit susceptible? C'est ce sentiment même qui les a fait naître: sans lui du moins, l'homme ne les eût-il pas ignorés toujours? Et que lui servirait enfin d'avoir un cœur & de l'imagination, si ce n'est pour aimer mieux?

Que des idées morales mêlées aux illusions de l'amour exaltent cette passion, lui donnent souvent trop de violence & trop de pouvoir, est-ce une raison d'oublier tous les sacrifices utiles que cette passion s'est imposée elle-même par respect pour ces idées morales qui lui prêtent tant de douceur & de charme ?

Je ne conçois pas une maniere d'exister plus heureuse que celle du mariage, lorsque l'amour a présidé au choix, lorsque l'estime le justifie, lorsque la douce confiance en éloigne la contrainte & les soupçons, lorsque tous les goûts de l'esprit & toutes les affections du cœur viennent sans cesse en resserrer les liens, & lui donnent chaque jour un nouvel intérêt, ou plus vif, ou plus tendre, ou plus doux.

Mais pourquoi charger notre cœur de plus de chaînes qu'il n'en saurait porter ? Pourquoi s'obstiner à vouloir prolonger encore la plus libre & la plus sainte de toutes les unions, lorsque la nature lui a prescrit elle-même un terme plus ou moins éloigné ? Comment empêcher les hommes de violer une institution qui, passant le but, a violé dès-lors elle-même une loi plus sacrée, celle du sentiment & de la nature ? Telle union pourra subsister jusqu'au dernier instant de

la vie; telle autre, qui dans son origine semblait tout aussi raisonnable, sera loin d'avoir la même durée: être juste & bon, ou bien mourir, voilà tout ce qu'il faut promettre, rien de plus.

CHAPITRE XI.

Jalousie.

C'EST parmi les passions, ce qu'est parmi les maladies la rage, la plus inconcevable dans son principe, la plus difficile à guérir, la plus terrible dans ses effets.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais existé plus malheureusement que le temps où j'ai éprouvé quelque atteinte de cette cruelle frénésie; j'ai fait pour m'en délivrer le plus dangereux de tous les sacrifices, & je rougirais trop de cet aveu, si le souvenir des tourmens dont j'étais déchiré, ne m'excusait encore en quelque maniere à mes propres yeux.

Ce n'est que d'un extrême amour que peut naître une extrême jalousie. L'homme qui aime ainsi, abandonne à l'objet qu'il adore toutes les affections, toutes les facultés, tout

le bonheur de son être. Le soupçon ou la certitude, pour lui c'est la même chose; le soupçon ou la certitude qui lui ravit cet objet, l'arrache à lui-même, & par le plus profond, le plus sensible de tous les déchiremens. La vengeance de Nessus, le supplice de Prométhée en offrent à peine une assez vive image.

A de tels maux quelle ressource peut laisser la raison? Je tremble de le dire: quitter la vie ou ce qui en fait tout le prix, se résoudre à ne plus aimer.

CHAPITRE XII.

Colere.

De toutes nos passions, la plus machinale & par conséquent celle dont l'habitude renforce le plus malheureusement le caractere & les effets; elle naît d'une sensibilité trop vive, trop prompte, & ses excès étouffent, anéantissent les sentimens les plus naturels à l'homme.

C'est la seule passion, dit Sénèque, qui ne soit accompagnée d'aucun plaisir. Ce mot est plus aimable, je crois, qu'il n'est vrai. La violence est le délire du pouvoir; la co-

lere eſt l'yvreſſe de la violence ; ce qui donne à l'homme un ſentiment ſi vif de ſes forces, n'a qu'un charme trop puiſſant, quelque triſtes, quelque funeſtes qu'en ſoient les ſuites.

Ne vous flattez point que les meilleures raiſons du monde l'emportent jamais ſur la colere ; ſouvenez-vous du trait ſublime de Paſcal ; la violence & la vérité ne peuvent rien l'une ſur l'autre.

CHAPITRE XIII.

Piété filiale.

La tendreſſe des enfans pour leurs parens eſt la plus naturelle de toutes les vertus, le devoir le plus ſaint ; mais peut-être n'eſt-ce qu'un devoir : la tendreſſe des parens pour les enfans eſt, ce me ſemble, quelque choſe de plus, c'eſt un ſentiment.

Il eſt encore plus facile de s'aimer dans ſes enfans que dans ceux à qui l'on doit le jour ; le premier de ces rapports naît avec une ſenſibilité toute développée, l'autre exiſte long-temps ſans elle ; le premier appartient ſurement à la nature, l'autre ne dépend peut-être que de l'habitude ; mais ſi l'inſtinct du

premier de ces sentimens est plus vif, la raison ne doit pas laisser à l'autre moins d'influence, moins d'énergie. Que de motifs pour révérer ceux à qui l'on doit la vie & les soins pénibles de la premiere enfance!

Il n'est point de prétexte, il n'est point de sophisme qui puisse altérer la sainteté d'un tel devoir.

CHAPITRE XIV.

Amitié.

Le charme de ce sentiment, comme celui de l'amour, n'est guère que pour la jeunesse. J'ai vu quelques vrais amans, je n'ai guère vu de vrais amis passé trente ans.

Toute amitié dont on peut s'expliquer le motif mérite-t-elle encore ce nom trop souvent profané? Ce n'est qu'une liaison de convenance, d'intérêt, de goût; c'est un commerce de services plus ou moins généreux, plus ou moins équitable.

Une grande diversité dans l'esprit, le caractere, les prétentions; un grand rapport dans les besoins imaginaires ou réels, voilà ce qui forme sans doute entre les hommes les liens les plus durables.

Il y a beaucoup de gens qu'on n'aime que parce qu'on eſt accoutumé à leurs défauts ou qu'on les croit accoutumés aux ſiens.

Ce n'eſt qu'à force d'indulgence & de raiſon que les hommes parviennent à ſe ſupporter mutuellement; il n'y a point d'amitié qui puiſſe ſubſiſter long-temps ſans cette eſpèce d'appui.

Combien peu d'hommes, combien peu d'amis pourraient ſe montrer l'un à l'autre, tels qu'ils ſe voyent au fond du cœur, ſans ſe brouiller pour la vie!

Je ne mourrai pas ſans avoir connu le bonheur; j'eus une amie, & il m'eſt permis de penſer qu'elle eut un ami véritable. Mon cœur & mes ſoins l'ont ſuivie juſqu'au tombeau, & il m'eût été doux de m'y renfermer avec elle. Puiſque j'ai dû lui ſurvivre, que ce ſoit du moins pour lui conſerver encore un peu de temps cette ombre de vie, la ſeule qui reſte à ceux qui ne ſont plus, un culte aſſidu de ſouvenir & de regrets (1).

(1) Que le motif de la piété envers ceux qui ne ſont plus, eſt exprimé d'une maniere touchante dans Sophocle! » La vie n'eſt qu'un inſtant, dit Antigone, » & l'amitié des humains paſſe comme elle. Je leur pré» fère ces mânes que je dois bientôt rejoindre, c'eſt » avec eux que je demeurerai toujours".

Quand je rêve, me disait-elle quelques jours avant d'expirer, quand je rêve au repos, à la douceur de votre existence, lorsque mes maux ne vous feront plus souffrir, je me console presque de me voir arrachée à tant de tendresse & d'attachement. Quelques larmes dans ce moment mouillaient ses yeux, & pour m'en distraire, elle reprenait avec une sérénité céleste le plan de vie qu'elle avait arrangé pour moi. Son amitié s'efforçait ainsi de m'attacher aux bienfaits qu'elle m'avait forcé d'accepter, en m'assurant qu'en jouir serait le plus doux hommage que je pourrais offrir à sa cendre.

Oh! comme mon ame était attachée à la sienne! Oh! comme mon existence était toute en elle! Il m'a fallu des années entieres pour m'habituer à l'idée de me voir seul au monde; j'avais pris une si douce habitude de lui consacrer tous mes vœux, toutes mes pensées, de ne vivre que pour elle.

Il se mêlait cependant peu d'illusion au sentiment qui avait pu former une liaison si intime. Personne ne connaissait mieux qu'elle, & mes torts & mes défauts; mais son ame avait besoin de tout l'attachement de la mienne, & il n'y avait aucune de mes bonnes ou de mes mauvaises qualités qui ne fût

dévouée à ſon empire. Son extrême confiance ne m'avait caché aucun de ſes défauts; mais ce caractere de nobleſſe & d'élévation qui n'appartenait qu'à elle, ce naturel ſi vrai, ſi céleſte, cette grâce tout-à-la-fois ſi pure & ſi familiere; quels ſont les défauts, hélas! quels ſont les torts mêmes que tant de charmes n'euſſent fait adorer!

La perſonnalité ſemble détruire tous les droits de l'amitié, & l'on pouvait avec raiſon la ſoupçonner ſouvent d'une grande perſonnalité. Ne rapportait-elle pas tout à elle? N'exigeait-elle pas tout pour elle? Oui ſans doute; mais que font ici les mots? Toute maniere d'être devient bonne ou mauvaiſe ſuivant le principe qui la détermine ou les effets qu'elle produit; ce moi à qui elle avait l'air de tout rapporter, ce moi était moins le ſien, qu'il n'était, pour ainſi dire, celui de tout ce qui l'entourait; elle ne s'aimait véritablement que pour être mieux aimée, pour répandre autour d'elle plus de charme & plus de bonheur. On était cent fois plus heureux de ce qu'on faiſait pour elle, que de ce qu'on faiſait pour ſoi. Le temps dont elle oſait vous demander le ſacrifice, il était plus doux de l'oublier près d'elle que de l'employer de toute autre maniere; le ſenti-

ment qu'elle vous inſpirait, était toujours au-deſſus de l'empire qu'elle aimait à prendre ſur vous; vous penſiez jouir doublement de votre eſprit, de votre ame, de tout votre être après les avoir abandonnés à ſa douce fantaiſie.

Il n'eſt point de caractere qui, ſous ce charme intéreſſant, ne parût s'adoucir; l'eſprit devenait meilleur, le mérite plus aimable; ſa ſeule préſence animait tout, & du plus vif déſir de plaire, & de ce mêlange heureux de réſerve & de confiance qui fait toutes les délices de la ſociété.

Que ne puis-je, ô G.. m..! rendre immortel le culte que t'a voué ma tendreſſe! Pourquoi faut-il mourir ſans laiſſer quelque monument digne de porter ton nom aux ſiecles à venir! Que le mien demeure à jamais ignoré, j'y conſens de bon cœur; mais combien j'euſſe été conſolé à mon heure derniere, en me diſant à moi-même: Je la ferai vivre encore après moi!

CHAPITRE XV.

Richeſſe, pauvreté, avarice.

PUISQU'IL n'eſt point de jouiſſance du cœur, des ſens, de l'imagination, que l'on puiſſe ſuppléer à force de richeſſes, peut-être même aucune que l'on ne puiſſe obtenir ſans leur ſécours, il eſt démontré, ce me ſemble, que la richeſſe ne ſaurait être regardée comme un premier moyen de bonheur.

Suivant les circonſtances ou la diſpoſition de ceux qui les poſſedent, je crois qu'il eſt une maniere d'être que les richeſſes embarraſſent, une autre qu'elles rendent plus facile. De cette comparaiſon je conclus que ſi la richeſſe n'eſt pas en effet un premier moyen de bonheur, elle eſt devenue au moins dans l'état actuel des choſes, pour la fortune des individus comme pour la fortune publique, un moyen de force & de puiſſance; c'eſt l'uſage qu'on en fait qui le rend utile ou funeſte.

Celui qui ne déſire, ne demande, ne craint rien, eſt ſans doute le plus libre des hommes; & cette indépendance abſolue ne peut trouver d'aſyle plus ſûr que la pauvreté;

mais un tel homme eſt l'œuvre des philoſophes ou plutôt leur chimere, ce n'eſt pas là l'homme de la nature. --- Qui eſt-ce qui eſt heureux, diſait d'Alembert? Quelque miſérable.

L'homme de la nature n'exiſte qu'autant qu'il jouit, déſire, eſpere; comment verrait-il d'un œil indifférent le moyen d'agrandir à-la-fois la ſphère de ſes déſirs, de ſes eſpérances, & celle de ſon pouvoir?

Je ne penſe pas que les diſtinctions que l'on vient d'établir ſoyent de vaines ſubtilités; ce que l'on ne déſirera plus comme un premier moyen de bonheur, comme le bonheur même, mais ſimplement comme un moyen de force & de puiſſance, comme une faculté de plus, on le déſirera beaucoup plus raiſonnablement; ainſi l'on calculera bien plus juſte les efforts à faire pour l'obtenir; on ne ſacrifiera point le but aux moyens; on ne cherchera point à s'enrichir aux dépens de ſes forces, de ſa ſanté, de ſon bonheur, de ſa conſidération, de ſon repos: car l'on ſe ſouviendra toujours que la richeſſe n'eſt quelque choſe qu'autant qu'elle peut nous ſervir à conſerver & à augmenter ces premiers biens, les ſeuls qui puiſſent donner quelque prix à la vie.

M. Vattelet disait qu'au-delà de dix mille livres de rente tout ce qu'on peut avoir de fortune n'est jamais que pour les autres. En supposant que le compte soit encore exact à l'heure qu'il est, il sera bon de considérer que dans quinze ou vingt ans, il risque fort de ne l'être plus, & qu'en tous cas le sage qui s'applaudirait de la modération avec laquelle il bornerait ses désirs à dix mille livres de rente, grâce à l'observation de M. Vattelet, pourrait bien n'être encore qu'un sage très-personnel.

Ce qui m'a le plus dégoûté d'être pauvre, ce n'est assurément pas le bonheur des riches, ce n'est pas non plus le mépris qu'ils ont pour les pauvres; c'est la plate estime ou la sotte haine qu'ont le plus communément les pauvres pour les riches. Je serais bien fâché, je l'avoue, que qui que ce soit au monde pût me soupçonner de préventions si basses ou si puériles.

* * *

L'avarice est une passion beaucoup plus ridicule dans ses effets qu'elle n'est déraisonnable dans son principe.

Il est impossible de mépriser absolument une passion qui croît par la jouissance, qui

anime encore l'âge le plus glacé, qui dans l'espece de vague où elle promene sans cesse notre imagination, lui donne peut-être autant de sensations agréables qu'aucune autre.

Lorsque cette passion ne franchit pas de certaines bornes, elle sauve d'une infinité de faiblesses & garantit plusieurs qualités essentielles, l'esprit de calcul, l'esprit d'ordre, l'esprit de modération; appliquée à la chose publique, elle peut devenir même une grande vertu.

CHAPITRE XVI.

Ambition.

LORSQUE cette passion ne s'empare pas d'une ame vile ou d'un cœur féroce, quel plus sublime ressort de la grandeur humaine! Elle étend notre être jusqu'aux limites du monde & lui fait embrasser tous les siecles, elle rapporte tout à soi, mais elle se rapporte elle-même à tout.

Si c'est une des passions les plus utiles & les plus funestes au bien de la société, il est encore plus sûr qu'elle fait bien rarement le

bonheur de celui qu'elle domine. Il eſt de ſa nature de voir ſans ceſſe au-delà du but, & par conſéquent de ne jamais pouvoir ſe ſatisfaire.

Un Magiſtrat d'Athènes trouvant un jour le philoſophe Diogène occupé à conſidérer attentivement une troupe d'enfans qui jouaient au petit palet, ne put lui cacher ſa ſurpriſe. Quoi! c'eſt vous? --- Oui, répliqua le ſage, j'aime à voir atteindre au moins quelquefois le but. Ceux que tourmente la politique & l'ambition l'atteignent-ils jamais?

En appréciant les titres, les cordons, les dignités, les honneurs, tout ce qu'ils peuvent valoir, on n'y verra jamais, ce me ſemble, qu'une aſſez faible monnaie de la gloire.

Si par ſa nature même la ſoif des honneurs n'eſt pas auſſi forte que celle de la renommée, elle eſt peut-être plus inquiete, plus irritante, plus importune; les moyens de la ſatisfaire ſont à la vérité moins rares, moins difficiles, mais on les doit encore plus communément aux caprices du haſard qu'aux qualités même les plus propres à mériter ce genre de récompenſe, & c'eſt une aſſez dure condition ſans doute que celle d'attendre du pouvoir le plus incertain, le plus inconſtant, le ſuccès de tous ſes vœux, de toutes ſes eſpérances.

CHAPITRE XVII.

Envie, Calomnie.

UN jour que le Génie de la société avait commencé l'une de ces sublimes combinaisons qui entretiennent dans le corps politique la force, le mouvement & la vie, c'était l'émulation, je ne sais quelle furie y vint mêler le plus subtil, le plus violent des poisons. L'œuvre soudain parut troublée, & de ce mêlange impur nâquit, dit on, l'envie, la plus triste des passions, la plus froide & la plus active en même temps. Les autres échauffent le cœur de l'homme, celle-là le glace & le tue.

Tel trait de calomnie est plus cruel que le poignard d'un assassin, & ce trait sans doute est d'autant plus redoutable, qu'il peut être lancé par la main du plus faible comme du plus puissant de vos ennemis. Les loix sont le plus souvent aussi impuissantes pour vous en venger que pour vous en défendre. Il n'est qu'un abri sûr, c'est l'obscurité qui vous cache aux regards de l'envie. Il en est un moins

moins sûr peut-être, mais plus noble, plus digne d'un cœur généreux; c'est une vertu active qui vous tient sans cesse sous la garde de l'opinion publique.

Nos institutions politiques & civiles n'auraient-elles gardé tant de ménagement avec la calomnie, que pour laisser aux hommes vicieux un moyen de plus de la confondre avec cette espece de censure dont ils ont tant de raisons d'attendre une trop juste sévérité?

CHAPITRE XVIII.

Jouir du présent.

Ce n'est plus qu'un vain mot pour tout homme sorti de l'état de nature.

Il ne dépend plus de nous de séparer le présent du passé & de l'avenir; d'ailleurs qu'y gagnerions-nous à perdre nos souvenirs & nos espérances, ce qu'il y a de plus réel peut-être dans le bonheur de la vie?

Le présent est un instant qui nous échappe; il ne laisse pas même au sentiment le temps de s'y reposer & de jouir. Il faut à notre cœur comme à notre imagination plus d'étendue & plus d'espace.

Je sais bien que l'excès de la prévoyance éteint tout; mais avec une maniere de voir juste & simple, l'idée de l'avenir & du passé ne sert qu'à prolonger le moment de la jouissance.

Il serait sans doute insensé de mourir tous les jours pour conserver l'espoir de se survivre le lendemain; mais ne jouit-on pas plus délicieusement avec la douce espérance de jouir encore?

CHAPITRE XIX.

Jeu.

C'EST au besoin d'intérêt que tient le charme qu'aura toujours le jeu pour les hommes désœuvrés, pour les ames oisives, &, soyons vrais, s'il est contre l'ennui de meilleur spécifique, il n'en est pas au moins qui soit tout-à-la-fois d'un usage plus facile & d'un effet plus merveilleux.

On ne dira jamais rien de plus frappant, ni de plus raisonnable contre la passion du jeu, que ce qu'en a dit M. de Buffon: calculez, & vous verrez qu'il n'y a aucune

proportion entre le plaiſir de gagner & le malheur de perdre; le gain ne peut vous donner qu'un ſuperflu dont vous n'avez que faire, la perte vous prive plus ou moins du néceſſaire même. Il eſt impoſſible que tout gros jeu n'offre des chances fort inégales, & la ſomme que vous perdez, ſera toujours, relativement à votre fortune, au-deſſus de celle que vous gagnez. Suppoſé que vous ayez cent mille écus, ſi vous gagnez cent mille francs, vous n'augmentez votre fortune que d'un quart; ſi vous les perdez, vous la diminuez d'un tiers; c'eſt une grande leçon réduite à la ſimplicité d'une régle d'arithmétique.

CHAPITRE XX.

Femmes.

On ne parle guère aujourd'hui de l'amour, mais on parle ſouvent des femmes, & ce nom ſi doux ſe mêle encore aux plus grands intérêts de la vie.

Il eſt bien rare de voir un homme moral par ſentiment, qui ne croie plus à la religion, à l'amour.

Le plus sûr moyen peut-être pour ne point se laisser avilir par un goût trop vif pour les femmes, c'est de les estimer, de les estimer beaucoup plus qu'elles ne s'estiment elles-mêmes.

Comment ne pas se rendre méprisable, en se condamnant sans cesse à mépriser ce que le cœur a besoin d'aimer, de servir, d'adorer?

Je n'ai point trouvé de Julie; mais je m'en suis fait quelques-unes. Mon imagination a sauvé ma sensibilité; les objets ne sont pour nous que ce qu'en fait notre cœur. L'illusion qui ennoblit l'objet de nos désirs, sert à nous rendre moins méprisables à nos propres yeux; tant que cette illusion dure, le sentiment n'est point avili; & ce sentiment s'éteint aussitôt qu'elle s'évanouit. Je comprends que cette morale n'est pas bonne pour tout le monde; mais elle allait à ma maniere de sentir, à ma maniere d'aimer, & m'a réussi.

Le danger le plus inévitable du plus naturel, du plus vif de tous les plaisirs, c'est que l'habitude de s'y livrer n'en fasse un besoin de l'imagination, lorsqu'il ne peut plus être ni celui du cœur, ni celui des sens; alors, au lieu d'animer nos facultés, il les étouffe & les éteint. Toutes les fois que le désir n'est pas en proportion avec nos forces, il les a

bientôt épuisées, & je ne conçois guère d'existence plus malheureuse que celle d'un être qui se fatigue sans cesse à suivre l'illusion qui le fuit, & à payer de tout le bonheur dont il pourrait encore jouir ce vain songe qui l'agite, le tourmente & l'expose aux maux les plus réels, à la perte de son temps, de sa fortune, de sa santé, le plus souvent même à la haine & au mépris des objets dont il achète si chérement la durée de son erreur.

Pour ne point trop aimer les femmes, lorsqu'on est jeune, peut-être suffirait-il de s'attacher au bonheur d'en aimer une.

Suivez vos désirs sans les exciter jamais, disait le docteur Chirac, vous ne vous ferez aucun mal; point de drogues seulement, mais souvenez-vous que le changement est une drogue.

Vieux, imitez au moins l'exemple de l'Am.... de N....; ne faites point l'amour, achetez-le tout fait; n'étant plus la dupe de votre cœur, vous commanderez à vos sens avec une liberté qui ne vous coûtera pas de grands efforts.

Plus délicat, conservez votre vieille amie, & vivez de souvenirs.

CHAPITRE XXI.

Esprit de parti.

ON ne peut douter, ce me semble, que l'amour ou la haine qui tient à l'entêtement d'une opinion quelconque ne soit un sentiment factice; mais tout factice qu'il est, je n'en connais point dont les effets soyent plus violens, plus extrêmes. J'ai toujours remarqué que c'était à-peu-près la seule passion des ames froides, qu'elles en étaient peut-être même plus particulierement susceptibles, & je le conçois; n'ayant pour ainsi dire aucun foyer intérieur, ce ne sont que les impressions du dehors qui peuvent y exciter une activité soutenue, & ces impressions sont d'autant plus vives qu'elles ne rencontrent aucune force capable de leur résister.

Il n'est point d'opinion, l'histoire nous en fournit trop d'exemples, plus ou moins ridicules, plus ou moins atroces; il n'en est point, quelque frivole ou quelque extravagante qu'elle soit, dont l'enivrement contagieux n'ait troublé le bonheur & le repos de la société.

L'esprit de parti rend fous les hommes mêmes qui semblaient n'avoir reçu de la nature aucune disposition à le devenir.

En détestant tout esprit ambitieux qui cherche à faire secte, je m'impose la loi scrupuleuse de ne jamais confondre le caractere de l'homme & celui de ses opinions, l'inconséquence des idées & celle des mœurs.

Se rendre souvent compte à soi-même de sa maniere de voir & de sentir, ne rien admettre, ne rien rejeter sur parole, oser être seul de bonne foi, voilà sans doute les préservatifs les plus sûrs contre l'esprit de parti.

CHAPITRE XXII.

Société.

Le besoin rapproche les hommes, l'inconstance ou l'ennui les éloigne. Dans l'état social comme dans les bois, les hommes ne sont faits que pour se rencontrer. Il n'est peut-être aucune liaison, quelqu'intime qu'elle puisse être, où il soit permis d'oublier une vérité que l'expérience a trop souvent justifiée. Voyez la loi des mariages dans l'austere Lacédémone.

Le plus doux de tous les rapports que l'on puiſſe avoir avec ſes ſemblables, c'eſt celui de la bienveillance. Des ſervices rendus ſans aucun eſpoir d'intérêt ou de reconnaiſſance, ſont des liens dont il eſt toujours facile de relâcher les nœuds, & qui ne laiſſent ni ſouvenirs, ni regrets trop pénibles.

CHAPITRE XXIII.

Vengeance & duel.

Il n'eſt pas plus naturel de reſſentir une injure que de déſirer d'en tirer vengeance; ce mouvement eſt dans le cœur du ſauvage comme dans celui de l'homme civiliſé; l'amour-propre ſe ſouleve avec d'autant plus de violence, qu'il s'eſt ſenti plus injuſtement opprimé.

Mais comme la ſociété exalte toutes nos affections naturelles, elle a porté auſſi celle-ci à un ſi haut degré d'énergie, qu'on a bientôt ſenti le beſoin d'en reprimer les excès & d'en modérer la violence.

Quelque précaution qu'ait pris la loi pour punir toute injure dont il ſerait trop dangereux d'abandonner la vengeance au reſſenti-

ment particulier de celui qui l'a reçue, elle n'a pu tout prévoir. Les différentes relations de la vie ſociale, tous les beſoins, tous les préjugés qui en réſultent, ont rendu l'amour-propre ſi ſenſible & ſi délicat, les occaſions de le bleſſer ſe ſont ſi fort multipliées, qu'on a fini par ſe perſuader que la ſauve-garde des loix ne pouvait ſuffire ſeule à ſa défenſe; on y a ſuppléé par ce que nous appellons le point-d'honneur, code plus reſpecté des nations modernes, que celui des loix & de la religion même. Ce code, tout ſauvage, tout féroce qu'il paraît aux yeux de la raiſon, loin d'avoir été conçu par la vengeance, ne le fut, je crois, que pour en arrêter le cours, pour lui fixer du moins un terme quelconque; & ſous ce rapport, ſon origine me paraît, je l'avoue, preſque auſſi ſublime que barbare.

Je ſais bien qu'il n'eſt guère de folie plus atroce que celle qui oblige un honnête homme à laver dans le ſang l'inſulte d'un geſte ou d'un mot indiſcret; mais tant qu'un peuple aura des préjugés dont la force ſera ſupérieure à celle des loix, ne faut-il pas céder à leur puiſſance ou ceſſer de vivre ſous leur empire?

Quel conſeil la morale pourrait-elle donc

opposer aux accès d'une frénésie devenue universelle ? Celui de fuir les occasions qui la font naître, celui de montrer, dans celles dont la prudence n'a pu défendre, ce courage, ce sang-froid qui, lorsqu'il ne saurait parer absolument les coups du sort, en rend toujours l'impression moins vive & moins funeste.

CHAPITRE XXIV.

Liberté.

L'AMOUR de la liberté est un sentiment si naturel, que de toutes les injustices auxquelles nous sommes si sensibles, la plus cruelle de toutes est celle qui ose attaquer ce reste de liberté que nous ont laissé nos institutions sociales.

L'esclavage rend l'homme vil ou féroce ; plus cet effet paraît infaillible, & plus on sent combien il est dangereux de faire passer subitement l'esclave à l'état de liberté.

Point d'industrie, point d'activité, point d'énergie morale par-tout où régne le despotisme ; l'amour de la liberté suppose une

certaine force d'eſprit & de caractere; lui ſeul auſſi la conſerve & l'entretient.

Sous tous les rapports où l'homme eſt naturellement facile & faible, il eſt à déſirer ſans doute qu'il dépende; ſa dépendance alors eſt un lien ſur lequel il s'appuie & ſe repoſe. Telle eſt la dépendance où l'on eſt d'une loi ſage, d'un gouvernement plein de juſtice & d'équité, d'une amitié fondée ſur la confiance & l'eſtime, d'un amour plein de paſſion & de reſpect.

Il eſt toujours malheureux de dépendre de ſes ſemblables; mais il eſt encore plus certain qu'en voulant déchirer des liens qu'on ne ſaurait rompre, on les reſſerre davantage. Pour ſentir moins vivement la perte de votre liberté, ſi vous ne pouvez vous rendre néceſſaire à ceux dont vous devez dépendre, tâchez au moins de leur plaire; à force de patience & de douceur, vous vous emparerez de la main qui tient vos chaînes, & le poids vous en ſemblera plus léger.

CHAPITRE XXV.

Juſtice.

QUE de vertus l'on n'affecte que pour avoir le droit de ſe diſpenſer d'être juſte !

C'eſt un devoir tellement indiſpenſable, que l'on ne peut guère en ſavoir gré à ceux qui le rempliſſent, & c'eſt là ſans doute pourquoi ſi peu d'hommes s'en montrent jaloux. On trouve bien mieux ſon compte à ſe croire équitable, ſenſible, noble, généreux.

Combien de devoirs l'on s'impoſe ou l'on quitte à ſa fantaiſie, qui n'en ſont pas moins aux yeux de la raiſon des devoirs d'une juſtice rigoureuſe, tels que les ſecours donnés par le riche au pauvre, par le puiſſant au faible, par l'homme éclairé à l'homme ignorant ! L'emploi utile de toutes les forces, de toutes les facultés que nous devons à la nature ou à la ſociété, qu'eſt-ce autre choſe que l'acquit de la plus inconteſtable & de la plus ſacrée de toutes les dettes ?

CHAPITRE XXVI.

Sensibilité.

Des habitudes propres à exciter trop vivement notre sensibilité, ne sont pas moins nuisibles au bonheur que celles qui pourraient l'étouffer ou l'affaiblir.

De toutes les hypocrisies celle de la sensibilité me parait la plus ridicule & la plus méprisable, & c'est proprement le travers de ce siecle. Où est Moliere ! Point de vice à la mode qui ait mieux mérité qu'on en fasse une justice éclatante au théâtre. Comme le véritable amour, la véritable sensibilité craint les regards indiscrets; elle a, si j'ose m'exprimer ainsi, sa modestie & sa pudeur.

Pour modérer une sensibilité trop vive ou trop susceptible, je crois qu'il n'est point de remede aussi sûr que celui de prendre l'habitude d'une maniere d'être extrêmement simple, peut-être même un peu plus méthodique que ne l'exigerait d'ailleurs un caractere moins faible.

J'ai remarqué souvent que les personnes accoutumées dans leur intérieur à un certain

arrangement plus ou moins uniforme, réſiſtaient davantage à toutes les impreſſions du déhors ; que lors même qu'elles avaient été vivement affectées, on les voyait rentrer plutôt dans l'état de calme qui leur était habituel.

CHAPITRE XXVII.

Véracité.

PLUS on a de vertus, & plus il eſt aiſé d'être vrai.

Soyons vrais avec nous-mêmes, & nous le ſerons toujours aſſez avec les autres.

Le menſonge ne nous ſemble en effet ſi aviliſſant, que parce qu'il accompagne ou qu'il ſuppoſe des vices également odieux, la baſſeſſe, l'injuſtice & la lâcheté.

Ne ſerait-il pas abſurde cependant de confondre toute eſpece de menſonge ? N'en eſt-il pas qui, loin de nuire à la vertu, ne ſervent qu'à la rendre tout-à-la-fois plus puiſſante & moins redoutable ?

Tout menſonge, dès qu'il n'eſt perſonnellement utile, me paraît une baſſeſſe, & ſans exception ; mais j'ai plus d'indulgence, je l'avoue, pour ceux qui n'ont d'autre ob-

jet que d'être plus utile ou plus agréable aux autres.

La vérité morale, a dit Rouſſeau, n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien; ce qui eſt mal ne devait point être, & ne doit point être avoué, ſur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'aurait pas eu ſans cela.

CHAPITRE XXVIII.

Modeſtie.

Ne pas trop préſumer de ſes forces, c'eſt être modeſte pour ſoi; ne point trop chercher à ſe faire valoir, c'eſt être modeſte pour les autres. Se bien juger ſoi-même eſt ſans doute une régle indiſpenſable pour ſe bien conduire, mais montrer avec plus ou moins de retenue l'opinion qu'on eſt en droit d'avoir de ſon mérite, c'eſt plutôt, ce me ſemble, un acte de prudence que de vertu.

J'ai vu des hommes du plus rare mérite l'allier à la plus touchante modeſtie, d'autres au plus noble orgueil, & je n'ai pas moins pu croire à la vertu des uns qu'à la vertu des autres. La modeſtie pourrait donc bien n'être

qu'un réſultat du caractere, de l'habitude, de l'éducation, aſſez indifférent dans le fond au mérite réel.

Je ne dirai point comme M. de Belloy; Tout le monde ſait que je ſuis modeſte; mais je conviendrai que, fauſſe ou vraie, ma modeſtie m'a ſouvent été fort nuiſible.

A la conſcience éclairée de ſes bonnes ou de ſes mauvaiſes qualités, il eſt ſouvent eſſentiel de réunir le courage de le montrer aux autres, & de leur apprendre ainſi juſqu'à quel point ils pourraient tirer parti de celles qui ſont faites pour être utiles.

CHAPITRE XXIX.

Caractere.

LE caractere eſt dans l'homme ce qui réſulte éminemment de la combinaiſon naturelle ou factice de ſes facultés, de ſes opinions, de ſes volontés, de ſes affections, de ſes goûts, de ſes habitudes; c'eſt, pour ainſi dire, le principe vital de toute ſon exiſtence morale.

" Le caractere ", a dit un grand homme auſſi cher à la France par ſes écrits que par ſes vertus, " le caractere eſt cette puiſſance de

de l'ame, cette force inconnue qui ſemble unir par une flamme inviſible le mouvement à la volonté, & la volonté à la penſée".

Si le caractere doit toute ſa force à la nature, ce n'eſt pas que les qualités que nous acquérons ou par des efforts volontaires, ou par une ſorte de contagion qui nous les communique, ne puiſſent le modifier juſqu'à un certain point; c'eſt qu'il ne tient à aucune de ces qualités en particulier, mais ſe forme inſenſiblement du mêlange de toutes, ſans que l'eſprit ou la volonté y ait aucune part.

Comme on lit beaucoup d'ouvrages qui n'offrent aucun réſultat déterminé, l'on voit ſans doute auſſi beaucoup d'homme dont il paraît impoſſible de marquer le caractere: ce ſont les lieux communs de l'eſpece humaine, & cette claſſe eſt nombreuſe.

J'ai connu des hommes à qui leurs principes tenaient lieu de caractere; j'en ai vu d'autres à qui leur caractere tenait lieu de principes; mais je me ſuis trompé moins ſouvent, je l'avoue, en comptant ſur les vertus de ces derniers; leurs vertus dépendent d'une ſorte d'inſtinct; ce ſont, comme on l'a dit, des vertus purement animales; on eſt bien ſûr de ce qu'ils pourront faire, parce qu'ils ſont en quelque maniere dans l'impoſſibilité de faire autrement.

Si l'on ne peut changer ſon caractere, on peut du moins ſe donner des qualités & des habitudes qui en renforcent ou qui en adouciſſent le ton dominant & les nuances particulieres.

CHAPITRE XXX.

Patience dans les maux.

Je ſais bien qu'à force de ſageſſe, de tempérance, de ſacrifices & de privations de toute eſpece, l'on s'épargne une infinité de maux.

Je ſais que la plupart de nos maux nous ſemblent plus terribles, lorſque nous les craignons, que lorſqu'ils nous ont une fois atteint.

Je ſais que la néceſſité donne à l'homme une ſorte de courage; qu'un certain degré de douleur, comme un certain degré de plaiſir, l'élève en quelque maniere au-deſſus de lui-même.

Je ſais encore que lorſque nos maux deviennent tout-à-fait inſupportables, ils ne ſont pas loin de leur terme.

Mais combien toutes ces reſſources de la penſée ſont faibles, triſtes, inſuffiſantes!

Il eſt dans cette vie des peines cruelles qui portent le caractere d'une fatalité inévitable.

Il eſt encore une foule de maux qui ne ſont nullement en proportion avec les fautes, les négligences ou les faibleſſes qui nous les ont attirés.

Que dirai-je donc à l'homme qui ſouffre, qui ſouffre ſans l'avoir mérité, & ſans aucun eſpoir de ſoulagement?

Que dirai-je au malheureux dont je ne puis adoucir les ſouffrances, ni par mes ſoins, ni par ma pitié?

Philoſophe, que mettrez-vous ici à la place de l'eſpoir conſolateur qu'offre une religion qui, ne regarde cette vie que comme un moment de patience & d'épreuves, qui au-delà de ce terme promet une éternité de repos & de bonheur?

Philoſophe, reprenez votre orgueilleuſe ſageſſe, rendez-moi la plus douce eſpérance; ne fut-elle qu'une illuſion trompeuſe, je la préférerai mille fois.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner les preuves de l'immortalité; mais qui pourrait ſe plaire à les détruire? Je vois tant d'ordre dans l'économie de la nature! eſt-il vraiſem-

blable que notre être périſſe au moment où il commence à ſe développer ? Je ſens au fond de mon ame des facultés que je ne puis exercer dans mon état actuel. Je vois ſans ceſſe un but au-delà de celui que je viens d'atteindre. Que de forces, que de moyens prodigués ſans deſſein, ſi l'homme meurt tout entier ! Rien ne périt, parce qu'il n'eſt rien d'inutile, tout reſte ou ſe métamorphoſe. L'homme qui n'exiſte qu'autant qu'il penſe, l'homme périrait-il ſeul ? Ses ouvrages ſeraient immortels, & lui-même, plus ſublime que tout ce qui l'entoure, n'aurait qu'une exiſtence éphémère ! Loin de mon cœur une ſi ſombre penſée ! Douce eſpérance, ne me refuſes point ton dernier aſyle ! Que la mort ne ſoit à mes yeux que l'aurore d'une nouvelle vie, le paſſage du néant à l'être !

CHAPITRE XXXI.

Crainte de la mort.

Les anciens philoſophes ſemblent n'avoir été occupés qu'à combattre la crainte de la mort. On pourrait répéter ici tout ce qu'ils ont dit, qu'il ne faut point craindre ce qui n'eſt que la privation de tout ſentiment, &c. &c. J'aimerais autant dire, comme ce Capucin, que c'eſt une grande attention de la nature, d'avoir placé la mort à la fin de la vie (1).

Ce qui me paraît aſſez généralement vrai, quelque horreur que nous inſpire à tous ce terme toujours ſi prochain de notre deſtruction, c'eſt que lors même que nous touchons à ce terme, nous ſommes encore loin de nous en douter, ou bien réduits à l'enviſager comme le ſeul ſoulagement qui nous reſte. Dans l'ordre naturel des choſes, il eſt donc bien peu de morts qui ne ſoient ou fort dé-

(1) On prétend qu'il eſt ſi difficile de mourir, diſait une femme naïve, je vois pourtant que tout le monde s'en tire.

ſirées ou fort imprévues. La diſtance de la vie à la mort nous paraît toujours infinie ; ce ſont deux points que ſépare à jamais l'immenſité du néant.

Mylord Stanhope ſe flattait qu'on retrouverait quelque jour le ſecret de vivre plus long-temps, & de tous les ſecrets de l'antiquité, c'était bien celui qu'il regrettait le plus. Je ne ſais ſi cette eſpérance eſt prête à s'accomplir, mais ce que je crois bien, c'eſt que la plupart des hommes meurent d'une mort prématurée, dans la jeuneſſe, de folie ; dans un âge plus avancé, plus communément encore de pareſſe & d'ennui.

Il y a donc plus de vérité qu'on n'eſt tenté d'en trouver d'abord dans le mot de madame Geoffrein : on ne meurt que de bêtiſe.

CHAPITRE XXXII.

Vieilleſſe.

UNE des conſolations les plus réelles de la vieilleſſe eſt l'eſpoir d'une mort paiſible & douce.

Un des plus ſûrs moyens de la rendre ſupportable, eſt de conſerver avec ſoins deux

habitudes qu'il eſt aſſez en notre pouvoir de ne jamais perdre : celle de l'indulgence pour les autres, & celle d'une curioſité active, qui, nous faiſant partager l'intérêt de tout ce qui nous entoure, ne nous laiſſe étrangers à rien.

J'ai vu des vieillards de quatre-vingt ans paſſés, s'occuper des événemens du jour, d'une découverte nouvelle, avec le même intérêt, la même vivacité que s'ils n'avaient eu que vingt ans.

L'eſprit vieillit ſans doute, mais la pareſſe & l'inaction le vieilliſſent encore plus que le travail & les années.

CHAPITRE XXXIII.

Travail.

Nous meſurons la durée du temps par la ſucceſſion de nos ſentimens, de nos idées ou de nos ſenſations. L'eſpace de temps qui n'eſt marqué pour nous par aucune époque ſenſible, ne laiſſe après lui qu'une impreſſion vague & confuſe. Il nous paraît tour-à-tour un inſtant & une éternité. Le temps que

nous ne savons point employer, tant qu'il dure, nous paraît éternel; est-il passé, ce n'est plus qu'un moment dont le souvenir fugitif échappe à notre pensée. Occuper sa vie est donc l'unique moyen d'en prolonger la jouissance & d'en abréger les ennuis, de se consoler du peu de jours que nous avons à vivre, & de supporter sans peine le fardeau de chaque journée.

CHAPITRE XXXIV.

Maximes trop souvent oubliées.

Ne faites du bien que pour le plaisir d'en faire, car on le fait mal toutes les fois qu'on ne le fait pas ainsi. Mais à cette condition, soyez sûr de trouver peu d'ingrats, du moins ne daignerez-vous guère vous en plaindre.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes: en ne l'oubliant jamais, vous aurez toujours le désir de l'acquitter, & l'instant de la reconnaissance, loin de vous paraître un fardeau pénible, sera pour votre cœur un vrai soulagement. Vous n'aimez point à devoir: sentez donc le bonheur de

rendre plus que vous ne deviez. Je ne croirai jamais qu'avec ce sentiment, l'on puisse être réduit à haïr ses bienfaiteurs.

Gardez-vous, a dit un sage de Perse, gardez-vous d'épuiser jamais la coupe céleste du désir & de l'espérance.

Ne possédez que pour jouir, & jouissez toujours comme si vous ne possédiez point: vos jouissances en seront plus vives; vos regrets en auront moins d'amertume; vos souvenirs plus de charme.

Ne point s'abandonner à ses fantaisies, ce n'est point assez pour le sage; il craint même de s'abandonner à ses idées.

Sans espoir trop ambitieux, tâchez d'augmenter sans cesse vos forces physiques, morales, & même celles d'opinion; car c'est le seul moyen de les conserver. Faites-en toujours le meilleur usage possible, & pour vous & pour les autres; car c'est le moyen le plus naturel de les accroître.

Je ne sais si dans le monde le métier d'honnête homme est toujours le plus profitable, mais il est très-évidemment le plus facile & le plus sûr. Un fort malhonnête homme, a très-bien dit la Bruyère, n'a jamais assez d'esprit.

Les principes de vertu, a dit un moraliſte d'un plus grand caractere, d'un eſprit plus vaſte & plus profond, " les principes de vertu ſont plus étendus que les lumieres du génie. La morale eſt l'eſprit des ſiecles; les talens ſont celui d'un homme en particulier ".

SUR LE BONHEUR DES SOTS.

POUR être heureux, il faut être un Sot. Cette vérité morale eſt une des plus anciennes du monde.

On lit dans la Geneſe que, « lorſqu'Adam » & Eve eurent mangé du fruit de l'arbre » de la ſcience, leurs yeux s'ouvrirent, & » ils connurent qu'ils étaient nus » ; cela ſignifie qu'ils furent éclairés tout-à-coup ſur la petiteſſe & la miſere de l'homme : « mais » avant que de les chaſſer du jardin d'Eden, » Dieu leur fit une robe de peau, & les en » revêtit ».

C'eſt un acte à jamais mémorable de ſa compaſſion envers les hommes. Ce précieux vêtement, cette robe de peau qui doit couvrir cette nudité, ce ſont les erreurs agréables, c'eſt la douce confiance, c'eſt l'intrépide opinion de nous-mêmes : dons heureux auxquels notre corruption a donné le nom de ſottiſe, & que notre ingratitude cherche à

méconnaître, mais qui sont, n'en doutons point, l'unique sauve-garde de notre bonheur sur la terre.

Depuis que les hommes sont réunis en société, il s'est établi entre eux une comparaison continuelle, source de leurs peines & de leurs plaisirs.

Cette comparaison varie dans ses objets, & differe dans son étendue: les uns se transportent aux extrêmités de la terre & jusqu'aux siecles les plus reculés, pour s'y mesurer avec tous les grands hommes qui existent ou qui ont existé; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs coteries; d'autres enfin se contentent de prouver plus de bon sens que leurs femmes ou leurs enfans: tous jouissent par un sentiment semblable.

Dans cette lutte générale du monde, quel est l'athlete le plus sûr de vaincre? C'est l'homme encore armé de sa robe de peau, c'est le Sot, c'est mon héros.

Que lui importe que les autres l'élevent ou le rabaissent? il porte avec lui son piédestal: oui, son opinion lui suffit; c'est un duvet enchanté sur lequel il s'étend voluptueusement & s'endort avec délices.

Ah! comment pourrai-je assez bien peindre sa félicité? Comment pourrai-je parler

dignement de Clyton, de Chryſippe ou d'Alcindas? Sans ceſſe occupés d'eux-mêmes, la ſatisfaction qu'ils en ont, éclate dans leurs yeux: l'un la manifeſte étourdiment & de bonne foi; l'autre la développe avec méthode, il veut compter lentement ſes tréſors; l'autre enfin la contient ſous un ſérieux compoſé, afin d'ajouter encore à la jouiſſance de ſon mérite par le ſentiment d'une modération héroïque.

L'aimable choſe qu'un Sot rempli de lui-même! Il ſe déploie preſque toujours avec une bizarrerie charmante; & en effet il doit être néceſſairement original. puiſqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais penſé.

Le Sot & l'homme de génie ſont l'ornement du monde; toutes les claſſes intermédiaires ſont ſans expreſſion & ſans vie: ce ſont des plaines arides entre deux monts pittoreſques.

Mais ſi le Sot & l'homme d'eſprit figurent également ſur la terre, leur bonheur eſt bien différent.

L'homme d'eſprit, l'homme pénétrant, en ſaiſiſſant tous les rapports, réunit mille objets divers ſous quelques principes généraux: pour lui le tableau du monde ſe rétré-

cit, & ſes couleurs ſe rapprochent : à peine au milieu de ſa carriere, il s'apperçoit déjà que tout ſe reſſemble, & rien n'excite plus ſa curioſité.

Le Sot, à qui tous ces rapports échappent, au bout de deux cens ans de vie, & ſans ſortir de ſa cité, trouverait encore à s'étonner. Comme il ne claſſe point les idées, comme il n'en généraliſe aucune, tout eſt détaché pour lui dans l'univers, tout eſt piquant, tout eſt phénomene : ſa vie eſt une enfance prolongée ; la nature conſerve pour lui ſa fraîcheur.

Aux yeux de l'homme obſervateur, l'avenir n'eſt bientôt qu'une reproduction probable du paſſé, & il le regarde ſans plaiſir. Pour le Sot, c'eſt une création nouvelle, & le charme de l'eſpérance embellit tous ſes jours.

L'homme qui réfléchit & dont la méditation embraſſe mille combinaiſons diverſes, s'il doit choiſir, s'il doit prendre un parti, un nombre infini de motifs différens & contraires ſe précipitent vers ſa penſée, & toute l'activité de ſon eſprit ne peut ſuffire à la multiplicité de ſes perceptions ; il eſt indécis, il eſt tourmenté.

Le Sot choiſit à l'inſtant, il n'a preſque

rien à comparer; ſon œil eſt un verre officieux qui ne tranſmet jamais à ſa penſée qu'un ou deux objets à la fois.

Un autre malheur des gens d'eſprit, que les Sots ne connaiſſent point, c'eſt la difficulté qu'ils trouvent à ſe faire entendre; leur raiſon eſt un ſixieme ſens dont ils tâchent en vain d'expliquer les effets. Trompés par la figure humaine, ils font des efforts incroyables pour tranſmettre aux autres leurs idées; & s'ils ne parvenaient pas enfin, par l'expérience, à ne voir dans la plupart des hommes qu'une image ou qu'un mannequin, ils paſſeraient leur vie dans les tourmens des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, ſi l'homme d'eſprit ſe replie ſur lui-même, le ſpectacle de ce qui lui manque, vient le troubler ſans ceſſe dans la jouiſſance de ce qu'il poſſede; il n'eſt jamais content.

Le Sot ne connaît point ces peines: s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore & le conſidere, toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection eſt une roche eſcarpée dont la cime ſe perd dans les nues. Pour les Sots, c'eſt un globe par-

fait qui tourne ſans ceſſe ſur lui-même; chacun d'eux s'y croit au ſommet, & s'imagine marcher ſur la tête de ſes ſemblables.

Non, rien ne ſaurait troubler la ſérénité d'un Sot; il ne connaît ni l'envie ni la jalouſie: comme il met ſa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle.

A trente ans, ſi Damon devient Conſeiller, il arrange ſes cheveux pour aller juger; il juge en effet: & s'il réfléchit au reſpect qu'on doit avoir pour lui, il ſe revêt d'une gravité majeſtueuſe; mais il a de la peine à la ſoutenir, une boucle qui s'ébranle de la perruque de ſon confrere, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ſes ailes à la lumiere, tout réveille en lui l'idée de ſa ſupériorité, & l'excite à rire: s'il vient à parler, ſon ſérieux court encore un nouveau danger, car il ne ſaurait franchir un pronom poſſeſſif; il ne ſaurait dire *je*, *moi*, ou *mon*, ſans que l'image d'une auſſi charmante propriété ne vienne le chatouiller délicieuſement; ſes traits reſſerrés ſe dilatent malgré lui, & ſon viſage cede à l'attrait du plaiſir.

Voyez deux Sots s'entretenir enſemble; ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement: tandis que l'un parle, l'autre eſt dans un point de vue qui le ravit; c'eſt

entre

entre ce qu'il a dit & ce qu'il va dire. Ils ſe promettent en ſe quittant de revenir bientôt s'épanouir enſemble ; & chacun d'eux croit bonnement avoir produit par ſes ſaillies toute la joie de ſon ami.

C'eſt ſouvent avec une défiance timide que l'homme d'eſprit dit des choſes fines & ingénieuſes : la délicateſſe de ſon goût le rend difficile ; il voudrait s'étonner lui-même ; il a d'ailleurs obſervé les replis de l'amour-propre ; il a cru remarquer que la plupart des hommes ne ſe déterminent à trouver de l'eſprit à un de leurs ſemblables, qu'autant que par ſa modeſtie il a l'air de l'ignorer, & laiſſe à ſes admirateurs les honneurs de la découverte pour conſolation de ſon triomphe.

Le Sot n'eſt jamais tyranniſé par ces ménagemens ; il diſtribue ſes idées avec une confiance pléniere ; & s'il s'élance par fois juſques à quelque réflexion commune, il la publie à ſon de trompe ; il détache un air fin pour lui ſervir de cortege, &, tout rayonnant de ſa gloire, il ſe tranſporte à quelques pas de lui-même pour ſe contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre ; & dans cette douce occupation, troublé par une heureuſe ivreſſe, il eſt fier des tributs qu'il s'eſt payés lui-même.

Enfin, l'homme d'esprit amoureux n'est presque jamais satisfait: la finesse de sa vue est un obstacle à son bonheur; un mot qui échappe à sa maîtresse, un regard qu'il lui surprend, un son de voix qu'il interprête, mille nuances imperceptibles, tout suffit pour le troubler dans ses espérances; & lorsqu'il jouit enfin du plus tendre amour, son esprit le poursuit encore; il tourmente son cœur par les distinctions les plus subtiles; il doute si c'est lui qu'on aime, ou si c'est soi qu'on aime en lui; il craint d'être aimé, parce qu'il aime, & non par le charme d'un ascendant invincible; il analyse l'amour & ses douceurs lui échappent.

Le Sot en jouit sans être aimé; il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même: son cristallin, heureusement construit, rassemble dans son foyer tous les rayons divergens; & lorsqu'à peine il est apperçu, il se croit l'objet des regards du monde: il se croit aimé, parce qu'il est aimable; il se croit aimable, parce qu'il est un Sot; & sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. N'en soyons donc jamais en peine: le Sot fut amant heureux, le Sot est mari tranquille; &, comme tout lui tourne en bien, s'il lui advient d'être cocu,

comme il eſt poſſible, il l'eſt avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si vers l'aube du jour, il voit ſortir quelqu'un de l'appartement de ſa femme, il court vers elle, ouvre ſon écrin, compte ſes diamans, & rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas ſu les trouver.

Quel ſpectacle de bonheur ce tableau, tout faible qu'il eſt, ne préſente-t-il pas à nos yeux! Y ſerez-vous inſenſibles, peres & meres? & ne changerez-vous jamais de ſyſtême d'éducation? c'eſt pour careſſer votre vanité, c'eſt pour agrandir votre pompe, que vous voulez que vos enfans brillent par l'eſprit & par les lumieres, & que vous y travaillez avec tant d'ardeur: vous préparez les treteaux ſur leſquel vous voulez monter; & dans votre orgueil impatient, les plus beaux momens de leur vie, leur enfance vous importune: ou, ſi vous êtes de bonne foi, quel eſt donc votre égarement! Quoi! parce que vous n'êtes heureux que par les ſuffrages des autres, vous vous croyez les bienfaiteurs de vos enfans, quand vous leur inſpirez ce ſentiment & les aidez à le ſatisfaire!... Cruels que vous êtes! pourraient-ils vous dire, vous auriez pu lier notre bonheur à notre opinion, & vous l'avez rendu

dépendant de celle des autres ; vous auriez pu placer dans nos réservoirs l'eau qui eût étanché notre soif, & vous en avez ouvert la source dans le champ d'autrui!...

Cessez donc de mériter ce reproche de la part de vos enfans : au lieu d'embellir leur personne, éblouissez leurs yeux ; donnez-leur, s'il se peut, une opinion d'eux-mêmes indestructible ; lancez-les dans le monde ainsi cuirassés : & s'ils y sont couverts de ridicules, ne vous en inquiétez point ; c'est leur bonheur qui vous est confié, ce n'est pas leur gloire.

Vainement diriez-vous qu'il est de votre devoir de les faire avancer vers la perfection. La perfection de l'homme, c'est le bonheur ; & si, par le don de la sottise, chacun trouvait ce bonheur en lui-même, tant de vertus sociales auxquelles on donne aujourd'hui le nom de perfection, ne feraient plus que des sacrifices inutiles. C'est la finesse de nos perceptions, c'est la délicatesse de notre amour-propre qui rend cette perfection si pénible ; il faut la chercher avec effort dans une réunion de qualités agréables aux autres, dans l'étude de leurs goûts, & dans leurs applaudissemens : mais une telle perfection est un esclavage ; elle dépend de l'Opinion, divi-

nité altiere & bizarre. Ah! détournons à jamais de ſon culte tous ceux que nous aimons. Demandez à ceux qui l'ont ſuivi quelles larmes ſecrettes ce culte leur a fait répandre : mon héros n'en verſa jamais. Aux autels de l'Opinion, l'homme d'eſprit eſt ſacrificateur & victime : le Sot, à ces mêmes autels, eſt l'adorateur & le Dieu.

Aidez-moi donc, hommes d'eſprit, à multiplier les Sots ſur la terre : je peux bien ſentir leur bonheur; mais vous ſeuls avez le pouvoir de propager un nouveau ſyſtême. Pourquoi vous y refuſeriez-vous ? pourquoi cet air dédaigneux ? La diſtance qui vous ſépare d'eux, & qui vous paraît infinie, échappe peut-être à des millions d'êtres au-deſſus de vous. Qui ſait ſi dans l'univers chacun n'eſt pas le Sot d'un autre ? qui ſait ſi vous n'êtes pas ceux des habitans de la lune, ou de quelques eſprits aériens ? Eſt-ce parce que vous ne les entendez pas rire à vos dépends, que vous n'en croyez rien ? Mais vos Sots ne vous entendent pas; & c'eſt le caractere diſtinctif de la Sottiſe, que de ne point appercevoir, ou de prendre toujours les limites de ſa vue pour les bornes de ce qui eſt.

Soyez donc plus timides & plus défians ; & loin de mépriser les Sots que vous rencontrez, admirez leur bonheur, & reconnaissez qu'il ne leur manque, pour prétendre au titre d'hommes de génie, que d'avoir été Sots par leur propre choix.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Des impressions physiques.* pag. 7
II. *Des premiers sentimens.* 9
III. *De l'expérience & de la réflexion.* 10
IV. *Qu'est-ce que la Morale.* 12
V. *Morale des sensations.* 14
VI. *Morale du sentiment.* 17
VII. *Morale réfléchie.* 29
VIII. *Conscience, remords.* 44
IX. *Persuasion.* 47
X. *Amour.* 49
XI. *Jalousie.* 51
XII. *Colere.* 52
XIII. *Piété filiale.* 53
XIV. *Amitié.* 54
XV. *Richesse, pauvreté, avarice.* 59
XVI. *Ambition.* 62
XVII. *Envie, Calomnie.* 64

436

CHAP. XVIII. *Jouir du préſent.* pag. 65
XIX. *Jeu.* 66
XX. *Femmes.* 67
XXI. *Eſprit de parti.* 70
XXII. *Société.* 71
XXIII. *Vengeance & Duel.* 72
XXIV. *Liberté.* 74
XXV. *Juſtice.* 76
XXVI. *Senſibilité.* 77
XXVII. *Véracité.* 78
XXVIII. *Modeſtie.* 79
XXIX. *Caractere.* 80
XXX. *Patience dans les maux.* 82
XXXI. *Crainte de la mort.* 85
XXXII. *Vieilleſſe.* 86
XXXIII. *Travail.* 87
XXXIV. *Maximes trop ſouvent oubliées.* 88

SUR LE BONHEUR DES SOTS. 91